

Atelier estival 2025



Liana

Au cœur de l'Amazonie, là où les arbres touchent le ciel et les rivières serpentent comme des rêves, vivait Liana, une fée unique. Sans ailes scintillantes ni robe de pétales, sa peau brillait comme une écorce humide, et ses cheveux, des lianes verdoyantes parsemées de petites fleurs, scintillaient au firmament. Liana était la gardienne silencieuse des semences rares, celles qui ne germaient qu'une fois par siècle et qui détenaient les secrets de la croissance la plus pure. Son travail simple était essentiel pour son milieu, elle veillait à ce que chaque graine trouve la lumière et l'eau nécessaires pour s'épanouir, sans interférer avec le cycle naturel de la forêt.

Liana se déplaçait avec la grâce d'un jaguar, glissant le long des troncs géants, elle ne marchait pas *sur* les troncs, mais plutôt *le long* d'eux. Elle s'accrochait par ses propres extensions végétales et se propulsait en douceur, dans un mouvement sans effort. Elle faisait partie de l'arbre lui-même, descendait en spirale ou montait en se faufilant entre les racines aériennes. Ses mouvements caressaient les formes de l'arbre, elle en épousait les courbes et les aspérités, elle disparaissait dans l'écorce. Parfois, elle écoutait le murmure du vent à travers les feuilles et le chant des oiseaux.

Liana n'était pas juste une fée qui se déplaçait ; elle *ressentait* et *interagissait* avec la forêt. Tandis qu'elle glissait, ses sens étaient en alerte. Elle percevait les moindres variations du vent, qui lui indiquaient les courants d'air ou les changements à venir. Plus qu'un fond sonore, le chant des oiseaux était devenu un langage qu'elle comprenait, il lui signalait la présence d'un animal, d'un danger imminent ou d'un fruit mûr à protéger.

Liana dansait en silence dans la vie de l'Amazonie. Les animaux la connaissaient, mais ne la voyaient jamais, elle passait en un scintillement éphémère, une douce brise parfumée.

Un jour, une sécheresse inhabituelle s'abattit sur une partie de la forêt, menaçant une précieuse parcelle de graines. Liana sentit la détresse de la terre. Malgré son état, elle ne savait pas comment provoquer la pluie, elle ne pouvait que guider la nature. Nuit après nuit, elle utilisa le léger éclat de ses cheveux pour tracer des chemins invisibles dans l'obscurité, menant les fourmis coupe-feuilles à déplacer les graines vers des zones plus humides, à l'abri des rayons brûlants du soleil. Elle chuchota des encouragements aux racines, les aidant à s'enfoncer pour trouver les dernières gouttes d'eau. Le ciel, d'un bleu d'acier implacable pendant des semaines, commença à gronder. Le murmure devint un profond roulement, le son d'une bête géante qui s'éveille. Liana, blottie sous une feuille de philodendron plus grande qu'elle, sentit l'électricité monter dans l'air. Les feuilles des arbres, desséchées et pendantes, frémirent par avance.

Puis, une première goutte, grosse comme une perle, claqua sur une feuille proche. Puis une deuxième, une troisième, et en un instant, un déluge assourdissant s'abattit sur les arbres en un véritable mur d'eau. La forêt entière semblait respirer un soupir collectif de soulagement.

Les gouttes, torrentielles et vivifiantes, frappaient la canopée avec une force incroyable, ruisselant en cascades scintillantes le long des troncs géants. Le sol assoiffé buvait et aspirait chaque flaque. L'air, qui avait été lourd et oppressant, se chargea soudain d'une odeur intense de terre mouillée et de végétation renaissante, une fragrance primale et enivrante.

Les rivières et les ruisseaux, qui n'étaient plus que des filets boueux, se mirent à gonfler à vue d'œil, reprenant leur cours puissant et mélodieux. Liana, qui avait protégé les semences avec tant de soin, sortit de son abri. Elle ne chercha pas à éviter la pluie ; au contraire, elle tendit ses lianes, absorbant l'humidité avec une joie profonde. Les petites fleurs dans ses cheveux pulsèrent d'une lumière plus vive, comme si elles célébraient le retour de la vie.

Les jeunes pousses, que Liana avait sauvées, semblaient s'étirer sous la pluie, leurs minuscules feuilles s'ouvraient, accueillant chaque goutte et offraient le spectacle de renaissance pure, le témoignage de la résilience de la forêt et de la patience de Liana. Le son de la pluie était le nouveau chant de l'Amazonie, un hymne puissant à la vie retrouvée.

Une envie d'ailleurs

« Brocéliande ou l'Amazonie, peu importe, ce sont des forêts, tu ne seras pas dépaylée, non ? » Sur cette parole riche d'une abyssale ignorance du monde, la fonctionnaire du bureau des Expéditions Lointaines avait congédié Vanna. Respirant avec difficulté l'atmosphère lourde, humide et chaude, rêvant de vent frais et de crachin breton, la jeune femme se sentit soulagée en apercevant la grotte ; l'entrée se dissimulait derrière un rideau de lianes exubérantes qui s'écarta à son arrivée. Quittant la touffeur équatoriale, elle pénétra à pas précautionneux dans la fraîcheur de son domicile. Pas question de risquer une chute en glissant sur les marches moussues du seuil. Quelle que soit la magie réparatrice du rebouteux local, une fracture ça fait d'abord mal !

Elle salua d'un signe l'anaconda vert géant, gardien des lieux, verrou vivant aussi efficace qu'une formule anti-intrusion. Les lucioles s'allumaient sur son passage, balisant son chemin jusqu'au cœur de la caverne. La locataire précédente avait procédé à d'astucieux aménagements ; Vanna appréciait tout particulièrement le plafond luminescent variant d'intensité au fil de la journée tel le cycle diurne. La cuisine ressemblait à un authentique laboratoire de chimie, rempli de tubes à essais, flacons et bocaux et d'un superbe distillateur en cuivre étincelant. En plus de la fontaine d'eau pure, le logement « 4 pipettes d'or » possédait une source de lait activable à volonté, suprême raffinement. Vanna déposa en douceur sa cueillette de la journée, une branche aux fleurs délicates crème ornées d'une dentelle mauve, elle allait bientôt rejoindre les centaines d'orchidées de tailles, formes et couleurs variées qui ornaient la salle. De nombreuses espèces aux racines aériennes avaient pris possession de l'espace et formaient d'étranges tentures mouvantes. Cependant, il lui fallait auparavant extraire l'essence de la plante et en faire un élixir, une simple formalité pour cette surdouée des potions et breuvages magiques.

La mission que le Cercle Celtique des Fées Chimistes avait confié à Vanna comportait, outre cet aspect hautement technique, une composante plus sociale, consistant à développer un commerce de proximité pour les travailleurs locaux, d'un genre un peu nouveau en ces lieux.

À l'extérieur de la grotte, Vanna avait aménagé un abri comportant un garage et un enclos habité de poules sauvages d'Amazonie, noires et blanches, au cri fort étrange mais aux œufs très goûteux. Le garage quant à lui abritait un véhicule volant, immense papillon aux ailes turquoise portant une nacelle tressée. Après avoir rempli un petit panier d'œufs, Vanna revenait dans son laboratoire culinaire, puisait de la farine dans les jarres entreposées et activait la source de lait. Après quelques minutes et deux ou trois arômes complémentaires, la pâte était prête et le papillon bleu prêt à décoller. Chaque jour l'étonnante crêperie volante *Borboleta* franchissait des distances hallucinantes sous la canopée de la forêt équatoriale et se posait en un lieu différent ; Vanna cuisait alors sur sa galetière des crêpes dont les effluves gourmandes portaient à plus de cent kilomètres à la ronde. Cette odeur irrésistible faisait accourir tous les humains présents, principalement des ouvriers de l'orpaillage clandestin. Tous réclamaient alors la spécialité de la Bretonne itinérante et dégustaient sa « galette d'ailleurs » comme elle aimait la nommer. Un succès que nombre de fast-food lui auraient envié si un petit problème commercial ne les eut découragés. Oubliées les cartes fidélité ! Jamais Vanna n'eut à servir deux fois la même personne.

Non, personne n'est mort, qu'allez-vous imaginer ! Mais comme tout cuisinier qui aime à user d'ingrédients secrets pour rendre ses créations uniques, Vanna instillait trois gouttes de son élixir de *Zygopetalum Melanolicum*, cette orchidée rarissime qu'elle avait découverte. Cet extrait possédait deux pouvoirs fascinants ; tout d'abord, il développait un arôme de vanille exceptionnellement puissant, et ensuite, il donnait à chaque personne qui goûtait la crêpe un irrésistible besoin de retourner vivre dans sa ville natale. La gourmandise fit son œuvre, en peu de temps l'orpaillage clandestin disparut d'Amazonie et Vanna retourna vivre en forêt de Brocéliande.

Elisabeth Guélaën

Une liseuse

Je suis dans le train. Un voyage de deux heures m'attend et j'en profite pour me plonger dans un roman. Derrière l'écran de ma liseuse, je ne prête guère attention à l'arrivée d'une jeune femme qui s'assied en face de moi, un livre à la main. Un contrôleur fait irruption dans notre wagon et sa présence m'oblige à lever les yeux. Mon regard se porte un instant sur ma voisine, le temps de voir le titre de son livre. Incroyable coïncidence, elle lit le même roman que moi. Heureusement, derrière ma liseuse, difficile d'apercevoir l'identité de mes choix de lecture. Peu désireuse d'entamer une conversation avec une inconnue, je préfère me taire, craignant d'échanger des banalités à propos d'un de mes auteurs de prédilection.

La jeune femme tend son billet pour le contrôle, puis se replonge dans sa lecture. Attirée malgré moi, mon regard s'attarde sur son visage. Curieusement, il m'est familier. Contrairement à ma première impression, il ne s'agit pas d'une jeune femme, mais plutôt d'une femme de ma génération. Certes, elle arbore une coupe de cheveux très originale. Un instant, j'ai cru qu'elle faisait partie des jeunes filles à peine sorties de l'adolescence, souhaitant se démarquer par leurs coiffures et leurs tenues hors normes. Je profite de l'intérêt qu'elle porte à son livre pour continuer à la regarder en détail. Nous avons la même couleur de cheveux, la même couleur d'yeux et plus déconcertant un nez dont la forme est quasi identique. Plutôt épaté, j'ai un nez identifiable entre tous. Cette femme me ressemble étrangement. Je n'ai jamais cru à la théorie prétendant que nous aurions tous un sosie quelque part dans le monde. Néanmoins, je suis troublée par nos points communs. Je poursuis mon observation, tandis que ma voisine poursuit sa lecture. Une fois encore, les coïncidences s'invitent dans notre compartiment. Mon « sosie » vient de repousser une de ses mèches de cheveux, me permettant de voir ses oreilles légèrement décollées, identiques aux miennes. Soudain, elle lève les yeux, me regarde un long moment avant de me demander si je connais le livre qu'elle est en train de lire depuis sa montée dans le train. J'acquiesce, mais je ne me résigne pas encore à lui confier que je suis en train de le lire en même temps qu'elle. S'ensuit une agréable conversation, où elle fait montre de réflexions pertinentes sur cette œuvre qu'elle admire depuis longtemps, me confiant qu'elle la relit plusieurs fois par an. Je suis conquise par ses propos et bientôt je l'invite à aller prendre un verre ensemble, dès notre arrivée à destination. Elle se montre enthousiaste et nous parcourons les derniers kilomètres vers la capitale en devisant sur notre ressemblance qui ne lui a pas échappée.

Une fois installées dans une des brasseries de la gare, nous poursuivons nos discussions littéraires tout en sirotant un chocolat bien chaud. Je m'éloigne un moment pour me rendre aux toilettes et une fois de retour à notre table, je ne vois plus ma nouvelle complice. J'interroge le serveur qui, étonné, m'assure que j'étais seule à table. Il en veut pour preuve la commande d'un seul chocolat chaud. Dépitée, je me rassieds, reprends ma liseuse et termine la lecture du deuxième roman de Dostoïevski, « le Double », que je relis chaque année, depuis ma sortie de l'hôpital.

Michèle Peyrat

Invite 03 : Un mutant voit à travers les gens. Raconte ce qu'il remarque.

Invite 04 : Deux jeunes amants tombent sur une porte secrète dans un sanctuaire de la nature.

Faute d'impression

— Si j'avais su... Évidemment, si j'avais su que j'allais me retrouver pris en otage, je ne serai pas venu ce matin-là à la Banque Postale chercher un R.I.B. uniquement parce que mon imprimante n'avait plus de toner. En plus c'était pas urgent. Mais que voulez-vous, je ne suis pas voyant. Enfin pas voyant comme Mme Irma. Mon don n'a rien à voir avec la prémonition ou les pronostics en tous genres, c'est comme une transmission de pensée.

Le capitaine qui prenait la déposition me regarda par-dessus les lunettes perchées au bout de son nez. Il avait intégré la gendarmerie fort d'un esprit cartésien, qu'il pensait solide comme le roc, et était doté d'une confiance résolue dans la police scientifique et toutes ses merveilles. Je lus alors sa grande perplexité et adaptai mon discours.

— Oui, on peut dire que c'est plutôt une intuition, quoi. J'ai senti qu'il était stressé, qu'il voulait en finir vite, mais qu'il n'était pas là pour faire du mal, juste pour prendre un peu de blé. Alors je lui ai dit de poser son arme, j'avais bien vu que c'était un jouet, que ça valait mieux pour tout le monde, à commencer par lui. Faut croire que je l'ai convaincu puisque c'est ce qu'il a fait.

Le fonctionnaire tapait mon discours avec une dextérité qui me laissa pantois, jusqu'à ce que je voie qu'il avait appris les bases de dactylographie avec sa mère quand il était ado. Ça peut paraître bizarre quand je dis que je vois ces choses, mais c'est pourtant bien vrai. J'ai signé le procès-verbal et je suis sorti, le preneur d'otage lui était sous clé pour un bon moment. J'ai pas vraiment tout dit au gendarme, c'est pas possible et il ne m'aurait pas cru de toute façon. En fait quand le gars, rentré après moi, a sorti un revolver, j'ai lu dans son esprit que l'engin était factice, j'y connais rien, en métal ou en plastique je n'aurais pas fait la différence. Du coup j'ai pas eu trop peur et je lui ai dit ses quatre vérités : qu'il valait mieux qu'il se rende tout de suite, que c'est pas cet exploit qu'il pourrait mettre sur le C.V. qu'il comptait déposer à France Travail, que l'espagnol qu'il maîtrisait bien pouvait être utilisé plus judicieusement dans l'enseignement que dans la cavale transpyrénéenne qu'il avait prévue. Le type, il a ouvert grand la bouche et puis plus rien, il n'a été capable de rien dire, il était scotché. Il a posé l'arme et a continué à me fixer comme si j'étais un extraterrestre.

Comment je savais tout ça, alors que j'avais jamais vu ce mec ? Ben, c'est ça mon don. Ça a débuté y a deux ans, en me réveillant après une opération banale de l'appendicite. J'ai ouvert les yeux, l'anesthésiste était penché sur moi, il avait l'air inquiet. Alors je lui ai dit :

— Faut pas vous en faire, tout va bien, le produit n'était pas trop périmé.

Je crois que ça l'a pas rassuré ; le toubib est parti en vitesse et je l'ai plus revu. Mais depuis ce jour-là, mes yeux bleus sont devenus noirs comme de l'encre et je lis dans les pensées des gens, presque tout le temps, c'est fatigant. Avec l'expérience je maîtrise un peu mieux, enfin j'essaie.

Bon, avec tout ça, j'ai pas eu mon R.I.B. et ils ont fermé la Poste jusqu'à demain, pour faire des constatations, relever les empreintes. C'est pas grave, c'était pas urgent. Je vais acheter des cartouches pour mon imprimante. Demain je retournerai quand même à la banque, il faut que je parle au directeur d'agence. Il a froncé les sourcils quand le braqueur est entré, c'est ça qui m'a alerté. Moi, à sa place, j'aurais immédiatement déclenché l'alarme et c'est ce que le guichetier a fait, après quelques minutes. Pendant ce temps, derrière son front plissé, le responsable du bureau revoyait le déroulement programmé du braquage et le profit caché qu'il allait en tirer en falsifiant les comptes, ça je l'ai bien vu.

Elisabeth Guélaën

La Porte aux Promesses

Contebourg se niche à flanc de la colline. Une légende prétend que, quelque part au cœur de la forêt, au croisement de deux rivières souterraines, une porte sculptée, invisible à l'œil ordinaire, n'apparaît qu'à ceux dont l'amour est franc, sincère, véritable, mais incertain. Ce pouvoir étrange lui vaut le nom de *Porte aux Promesses*.

La famille de Clara est une des plus anciennes du village. Comme ses aïeux, son père tient la mairie, rien ne lui échappe dans la commune. Dans son foyer aussi, il fait preuve d'une rigueur sans failles ; tout suit la tradition : les vêtements, les repas, les fréquentations et la pratique religieuse, qui ne tolère pas les croyances populaires.

Deux rues plus loin, Jonas est libre. Orphelin, il a été élevé par sa grand-mère, que les uns disent guérisseuse, que les autres considèrent comme une sorcière. Jonas est poète à ses heures, vagabond dans l'âme.

Vivant dans le même village et d'âges proches, Clara et Jonas se sont vus, se sont parlé les yeux et se retrouvent en secret. Leur relation cachée est profonde mais fragile, car Clara se reproche de transgresser les règles apprises de ses parents, les leçons du curé et les principes partagés par les villageois. Elle se demande si ses sentiments sont permis. De son côté, Jonas a tendance à éviter de grandir, il reste en retrait dès qu'une affaire devient sérieuse, trop intense ; ses propres émotions l'effraient, il a peur d'être vulnérable, peur de s'attacher. Il aime se retrouver avec Clara, mais évite toute discussion profonde, il préfère sa liberté à l'engagement.

Les deux jeunes gens se rejoignent souvent dans une clairière où la lumière tombe en cascade à travers les feuillages, un lieu qu'ils croient secret et qu'ils ont surnommé *le Cœur Vert*.

Un soir, le temps est à l'orage, Clara et Jonas se disputent sur leur avenir :

— Tu crois qu'on peut continuer comme ça longtemps, demande-t-elle, à nous cacher, à mentir, à faire comme si rien n'existait autour de nous ?

Jonas fait mine de ne pas entendre, il ramasse un caillou et le lance distraitemment :

— Je croyais que c'était ce que tu voulais... qu'on ait notre endroit, loin de tout.

— Loin de tout... mais pas de moi. Moi, j'ai besoin de savoir s'il y a un « nous », plus loin. Pas juste maintenant.

Jonas hausse les épaules, il n'aime pas ces idées, qu'il juge trop intellectuelles :

— Pourquoi toujours parler de plus tard ? C'est là que tout se gâte, non ? Regarde-nous maintenant. C'est beau, c'est vivant.

— Parce que je suis pas faite pour vivre en pointillés, Jonas. Parce que mes parents veulent que je parte en études. Et toi, tu dis jamais rien de concret. Tu veux quoi, exactement ?

Le garçon bougonne, il n'a jamais su ce qu'il désire au fond. Il refuse de s'obliger, il tient à sa liberté. Clara explose, elle veut absolument qu'il se décide : ou l'aimer avec sincérité, envers et contre tout, ou la laisser tomber, sur-le-champ.

— J'ai peur de me perdre, larmoise-t-elle. Et toi, tu as peur de t'attacher.

Une rafale de vent soulève les feuilles. Un éclair traverse le ciel.

— Alors dis-moi, supplie-t-elle. Est-ce qu'on en vaut la peine ? Ou est-ce qu'on est juste... une parenthèse ?

Jonas ne répond pas tout de suite, perdu dans ses rêves vacillants.

Entre deux troncs, une forme apparaît lentement... une étrange porte se dessine entre les arbres tordus. Toute de bois nouveaux, couverte de symboles indistincts, elle semble à la fois ancienne et vivante. L'âme du poète la trouve attrayante, la sagesse de Clara s'en méfie.

Attiré par l'utopie, Jonas prend la jeune fille par la main et l'attire :

— La Porte aux Promesses, affirme-t-il.

Ensemble, ils découvrent et franchissent le lieu incroyable, chanté depuis des siècles par les anciens du village.

De l'autre côté, ils se retrouvent au même endroit. Ils en reconnaissent les contours, mais le lieu est désormais baigné d'une lumière étrange, comme si le temps hésitait.

Les deux amoureux incertains assistent à des scènes où ils se reconnaissent : Clara suit un sentier avec un enfant qu'elle élève seule. Toujours complices, Clara et Jonas sont assis à une table et ils vieillissent ensemble. Jonas, dans la force de l'âge, quitte la pièce sans un mot et Clara pleure en silence. Une autre vision montre un amour serein et des chagrins apaisés.

Les deux s'interrogent du regard :

— C'est nous ?

— J'ai l'impression !

Clara tente de donner du sens aux apparitions, tandis que Jonas leur cherche un message tendre.

— Je crois que j'ai compris...

Le ton de la jeune fille prend celui d'une maîtresse :

— Les promesses prennent l'allure qu'on leur donne. Si on doute trop, l'avenir s'obscurcit. Si on s'ouvre l'un à l'autre, les images brillent de clarté.

Jonas ne sait quoi répondre ; ses idées mièvres ne sauraient lutter contre l'invitation du destin et la volonté de Clara. Il tend la main sans rien dire. La porte disparaît. L'avenir leur appartient.

Aubin Feret

L'échange

New York, an 3110.

Cette année aura lieu la troisième exposition universelle du 32^e siècle. Les États-Unis avaient annoncé un programme hors du commun. Des chercheurs de tout le pays avaient travaillé dur depuis des mois voire des années pour mettre en avant leur savoir. Le président comptait bien montrer au monde entier la puissance et les avancées techniques de sa patrie. Il avait justement rendez-vous dans quelques minutes dans un centre de recherche secret défense afin de découvrir les dernières nouveautés qui seraient présentées à l'exposition universelle. Une d'elles l'intéressait tout particulièrement. Le président avait un peu d'avance sur son emploi du temps. Avant d'entrer dans la pièce que son garde du corps lui avait indiquée, il s'assit sur une chaise en bois. Il avait encore ces crampes dans le ventre. Aucun médecin n'avait été capable de lui dire de quel mal il souffrait. Ce n'était pas faute d'avoir passé des examens médicaux à la chaîne.

La porte s'ouvrit sur un homme en blouse blanche.

« Bonjour Monsieur Le Président. L'expérience est prête, si vous souhaitez me suivre. »

Le président suivit le scientifique dans une pièce avant-gardiste. Elle était entièrement peinte en blanc. De grandes fenêtres laissaient entrer la lumière naturelle. L'homme d'état ne s'attendait pas à une telle nature luxuriante à l'extérieur de ces laboratoires. Au centre de la pièce, il vit enfin ce pour quoi il était venu. Sous une source de lumière vive, un humanoïde à la peau d'albâtre l'attendait. Il était debout, très

grand, le dos raide, la tête légèrement relevée. Ses yeux regardaient droit devant. Il n'avait pas de pupille, seul un iris bleu vif qui donnait la sensation d'être passé au scanner. Hormis cette caractéristique, il ressemblait à s'y méprendre à un être humain.

— Est-ce qu'il parle ? demanda le président.

— Je vous le confirme. Il a toute sa tête si l'on peut dire.

— Montrez-moi, je vous prie.

Le scientifique se déplaça derrière l'humanoïde et appuya sur la troisième cervicale. Cela eut pour effet de le réveiller. L'étrange mutant commença à se mouvoir. Il avait une allure plus raide que la normale. Le président n'osa pas s'approcher. Il était bien plus petit que lui et se demandait ce que les scientifiques avaient pu créer. L'humanoïde se posta devant le président et le toisa de ses yeux bleus. Le président déglutit, mal à l'aise. Il avait la désagréable impression que cette étrange créature voyait à travers lui. Son regard descendit petit à petit le long de son corps, faisant des allers-retours au niveau de son ventre. Au bout de plusieurs minutes, il s'arrêta enfin et pointa le doigt en direction de l'abdomen du président :

— Je crois qu'il a trouvé, annonça victorieusement le scientifique.

— Trouvé quoi ? demanda le président.

— Vous avez un foie en très mauvais état, fit l'humanoïde d'une voix neutre. Je peux voir qu'il a une couleur grise, contrairement aux autres organes qui incarnent la vie.

— De quoi parle-t-il ?

— Nous avons créé un mutant capable de voir les organes du corps humain qui sont porteurs de maladie.

— Et une fois les maladies détectées, peut-il faire quelque chose ?

— Cela est encore au stade d'expérimentation sur les rongeurs.

— Pour quelles raisons ? s'agaga le président. L'exposition universelle débute dans moins d'un mois. Je veux voir maintenant la totalité de ses capacités.

— C'est très risqué, Monsieur Le Président.

— Je souffre le martyr depuis trop longtemps. Si vous tenez à votre poste et à voir votre nom sur cette invention, faites ce que je vous demande tout de suite.

— Bien, Monsieur Le Président.

Le scientifique se dirigea à nouveau à l'arrière du mutant et appuya sur une autre cervicale. Le regard du mutant changea brusquement et devint gris acier. Il s'approcha d'un pas vif du président et enfonça profondément son long doigt au travers du ventre du malade. Le président eut un regard surpris. Il émit un hoquet de douleur et voulut reculer, mais le mutant le maintenait fermement. Cette lutte silencieuse dura quelques minutes. Le président finit par tomber par terre, terrassé par la douleur. L'humanoïde le toisa à nouveau et reprit de sa voix monotone :

— Votre foie est soigné. Je vous ai donné certaines de mes cellules en échange de votre maladie.

— Que cela signifie-t-il ? demanda le président au scientifique, tout en tentant de reprendre son souffle.

— Nous avons remarqué que lors des guérisons, les personnes ont acquis des gènes mutants. Nous sommes seulement incapables de savoir ce que cela provoque sur le long terme.

— Très bien. Continuez vos recherches. Je vous remercie de m'avoir soigné aussi rapidement contrairement à tous ces médecins diplômés des plus grandes universités.

Le président s'était déjà relevé et prit la direction de la sortie. Lorsqu'il se retourna pour fermer la porte derrière lui, le scientifique se jura avoir aperçu un éclat bleu vif dans le regard du président.

Raimon

Invite 05 : un enfant se perd, puis retrouve son chemin.

Invite 06 : une princesse décline l'offre de mariage d'un prince.

À la soupe !

Un chaton roux se prélassait sur le lit d'une chambre d'enfant.

— Tu sais Dinah, c'est pas grave d'être punie, je me suis vraiment perdue hier. J'ai pas fait exprès d'être en retard pour le dîner. J'aurais pu ne jamais revenir, alors je veux bien rester enfermée à la maison aujourd'hui, et même tout demain, ça ne me dérange pas. Je peux te raconter, à toi, ce qui s'est passé. Comme t'es un chat, tu ne me répondras pas, mais tu me comprends, n'est-ce pas ?

La jeune chatte se met en boule et tire un bout de langue rose. Alice interprète cela comme le signe d'approbation qu'elle attendait.

— On jouait aux cartes avec Ivy dans la clairière. Il faisait très chaud et on avait oublié les éventails. On s'est assoupie toutes les deux, j'en avais maré, elle ne faisait que gagner. J'ai entendu ce lapin blanc taper de la patte contre le sol. Il regardait sa montre. Le tic-tac résonnait dans ma tête à chaque seconde écoulée. S'il était en retard, qu'il se dépêche ! Il est parti plus loin, j'ai décidé de le suivre. Je le poursuivais mais impossible de le rattraper, les lapins courent plus vite que les enfants, c'est injuste mais c'est comme ça ! Près d'un chêne, je l'ai vu se jeter dans son terrier. J'ai plongé dedans à sa suite et je suis tombée pendant très longtemps sans toucher le sol. Pendant ma chute, j'ai pensé à ma dinette laissée sous l'arbre. J'avais fini toute mon assiette, plus facile de manger des fraises des bois et de jolis petits champignons frais que les éternelles soupes de Maman. Qui mange des soupes en plein été ? Y'a vraiment que nous !

Alice gratte la tête de Dinah qui ronronne d'aise.

— J'ai enfin senti le sol, pas de douleur, j'avais le corps en entier, ouf ! Néanmoins, deux portes me bloquaient le passage, une trop grande, je ne pouvais pas atteindre la poignée et l'autre trop petite, je ne pouvais passer au travers. Pour m'adapter à leurs dimensions, j'ai dû boire différentes potions. C'est le drame de ma vie, jamais la bonne taille, trop petite pour accompagner Ivy à ses fêtes mais trop grande pour participer aux chasses au trésor de Tom. Y'a pas de raison qu'il en soit autrement au pays des merveilles. Plus loin, j'ai demandé mon chemin à un chat, peut-être ton grand-père, tu sais, celui qui s'est fait écraser par une voiture. Comme lui, il était fantôme, il apparaissait quand il voulait et souriait plus qu'il ne donnait d'indications. Ses dents brillaient dans le noir, toutes alignées comme il faut, pas besoin d'orthodontiste.

Dinah regarde Alice et la fillette lui décèle un air intelligent. La chatte saute du lit pour le rebord de la fenêtre, elle tourne le dos à la fillette, ça n'empêche pas celle-ci de poursuivre son monologue :

— Je crois que j'ai compris que je rêvais quand j'ai rencontré la chenille. Elle m'a proposé de manger des champignons, encore !

Alice reste figée la bouche ronde, elle est certaine d'avoir vu passer dans le ciel, à travers les carreaux, une hirondelle portant un petit chapeau.

— Avec Ivy, on avait choisi des champignons qui font voyager l'esprit, c'est pour ça que je me retrouvais là, sans rien avoir demandé. Mon corps était certainement, en ce moment même, dans la clairière avec ma sœur. Pour en avoir le cœur net, j'ai essayé, de toutes mes forces, d'ouvrir mes fichus yeux. Il ne se passa rien de particulier, même décor autour de moi. Je marchai sur le sentier pavé et apparut, le paysage bien rangé de chez la reine de cœur. J'allais apprendre très vite son identité et ses lubies, elle souhaiterait me couper la tête. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai cette faculté d'énervier les gens malgré moi. Je tenterai de garder cette même tête sur les épaules, ce qui s'avérera un sacré défi. Au tribunal, je ne pou-

vais plus discerner la réalité de cette convaincante histoire. J'aimais bien que toutes ces créatures me parlent, tout comme j'apprécierais que parfois tu me répondes Dinah. mets-toi ça dans un petit coin de ta tête de chat, mais j'étais lassée de ces complications et j'avais faim. Leur ton à tous devenait menaçant et voilà qu'ils revenaient à la charge avec ma taille qui de nouveau, n'était pas la bonne. Je me suis levée brusquement, je voulais qu'on m'entende. J'allais crier que le jeu était fini que je rentrais chez moi. Hélas, je me suis pris les pieds dans les jurés mal alignés sur leur petit banc et je suis tombée, très vite cette fois. Ma tête a heurté le sol dans un gong. J'ai eu un instant d'absence puis enfin, j'ai senti ma main frotter mon crâne à l'endroit de l'impact. Je me suis réveillée dans l'obscurité de la forêt. La seconde d'avant il faisait jour. J'en ai déduit que j'étais revenue dans mon monde. Restait que je ne reconnaissais rien, pas facile pour le chemin du retour dans ces conditions. Je tournais en rond, repassant mille fois devant la même grosse pierre couverte d'une mousse rousse. J'allais renoncer et j'ai entendu Ivy crier mon nom. Je suis allée en direction de sa voix et quand je l'ai retrouvée, elle tapait du pied en disant :

— En retard, nous allons être, en RETARD !

Elle trépinait et ses oreilles, de plus en plus longues, remuaient.

Noémie Gilsinger

librement inspiré d'*Alice au pays des Merveilles* de Lewis Carroll

La flânerie

— Allez Sophie, concentre-toi un peu. Choisis les chaussures qui te plaisent et après on pourra rentrer à la maison.

La petite fille est épuisée. Tout autant que la mère. La famille rentrait de la plage lorsque la fillette de cinq ans a trébuché. La sangle de la petite chaussure estivale s'est malencontreusement brisée et voilà que tout le monde a dû faire un détour par les commerces pour racheter une paire. Les parents de Sophie discutent dans un coin tout en regardant le prix des chaussures. Sophie, elle, est intéressée par des jouets de plage qu'elle voit au bord du petit magasin. Elle s'éloigne de quelques pas et admire les articles en plastique coloré. Elle longe le magasin et ne se rend pas compte qu'elle est emportée par le flux des passants autour d'elle. Ainsi, elle s'éloigne de ses parents et de sa sœur qui n'ont rien remarqué. La petite fille ne panique pas. Elle suit juste le mouvement. Elle se sent toute petite entre les jambes des grandes personnes. Elle leur arrive seulement aux genoux. Elle se fait parfois bousculer mais personne ne lui demande ce qu'elle fait là, toute seule.

Sophie est attirée par des parfums entêtants. Elle tombe sur des étals de savons artisanaux. Ses yeux brillent devant toutes ces couleurs et ces senteurs. Elle en attrape un dans ses petites mains d'enfant et le porte à son nez. Elle hume fort le cube de savon.

— Il sent bon Maman, se dit-elle.

Elle tourne la tête pour le lui montrer, mais elle réalise qu'elle est seule. Seule, dans cette rue au milieu de tous ces inconnus. Le savon lui échappe des mains. Il se brise en mille morceaux à ses pieds. La petite fille a du mal à respirer. Elle est perdue, plus jamais elle ne verra sa Maman ni son Papa. Ses pensées divaguent. Elle va partir à l'orphelinat et d'autres parents viendront la chercher. C'en est trop pour elle. Elle éclate en sanglots et se met à courir dans une direction au hasard. Elle ne sait pas par où elle est venue. Les gens autour d'elle la regardent. Mais personne ne lui demande pourquoi elle pleure, toute seule, dans la rue. Sa vue est brouillée par les larmes. De la morve lui coule des deux narines. Elle appelle ses parents, en vain. Sophie est effrayée. Peut-être restera-t-elle des heures dans la rue avant que ses parents ne la retrouvent. Elle a peur de devoir dormir dehors.

Tout à coup, une main puissante saisit son petit bras frêle. Sophie crie de panique. Malgré son âge, elle sait qu'elle ne doit pas parler aux inconnus. Qu'ils pourraient l'enlever et lui faire du mal. Elle relève la tête, prête à hurler encore plus fort, mais elle retient son cri. Au milieu des larmes, elle aperçoit le visage de son père. Elle se remet à pleurer de plus belle, mais de soulagement cette fois. Son père la prend dans ses bras et la serre fort contre lui. Il a eu la peur de sa vie. Il a imaginé les pires scénarios pendant ses dix minutes interminables. Mais il l'a retrouvée. Sa fille est devant lui, saine et sauve.

— Allez viens, on va retrouver Maman et ta sœur.

Sophie est heureuse d'avoir son père à ses côtés. C'est vraiment son héros. Ils font maintenant le chemin du retour, ensemble, main dans la main.

Raimon

Mirquette s'est perdue

Annette est une petite fille de six ans, si gentille, si fine, si légère que souvent on l'appelle de petits noms mignons comme : Blondinette, Mirquette ou Crevette. Crevette, elle déteste. Alors, elle répond vivement :

— Je m'appelle Annette !

À Toulouse, on adore les diminutifs et les petits noms qui viennent de l'occitan. Mirquette vient de *mirga* qui veut dire *souris*. *Pouletou*, traduit par *mon poussin*, *mon trésor*, est fréquent pour les garçons.

La maman d'Annette accompagne tous les jours sa mirquette à l'école Bénézet où l'enfant suit le cours préparatoire. Joyeuse, elle sautille en marchant, a toujours mille choses à raconter et ne fait pas attention au chemin par lequel elles passent.

Un après-midi d'avril, en récupérant Annette à l'école, sa mère lui explique que le lendemain, à midi, elle devra rentrer seule, car elle ne pourra pas être à l'heure. Puis, comme d'habitude elles déjeuneront ensemble. Mais, précise maman :

— Tu as fait le chemin cent fois et ce n'est pas loin, tu vas y arriver !

Il faut quatre minutes à pied pour aller de l'école à la maison et Annette pour une fois saura bien rentrer seule. Par prudence, elle commente le trajet qu'elles prennent pour rentrer :

— On sort de l'école et on tourne à droite, chemin de la Néboude, dit-elle.

— Je sais déjà, réplique la fillette tout en chantonnant.

— Et maintenant on longe le cimetière en continuant tout droit, remarque la maman.

— Je sais bien, répète Annette qui déteste longer le cimetière, car les garçons disent qu'il y a des esprits qui pleurent et des feux follets qui brillent dans la nuit. Les nuits de pleine lune, Michel a aussi vu des zombies.

— Quand tu vois la maison de la dame qui a un jardin plein de roses, c'est notre rue, la rue Gaston Phoebus. Regarde, dit-elle, on aperçoit notre immeuble.

Devoir rentrer seule n'inquiète pas l'enfant qui n'a pas vraiment compris en quoi consiste « rentrer seule » car elle n'envisage pas un seul instant que sa mère puisse ne pas venir la chercher. Elle comprend simplement qu'elle ne pourra pas lui donner la main, cette main qu'elle ne doit pas lâcher d'habitude.

Ce n'est que le lendemain, quand la grille de l'école s'ouvre et que le flot des enfants se mélange à l'ilot des parents qui attendent, qu'Annette comprend que personne n'est là pour la récupérer. La maîtresse a refermé la grille et est partie déjeuner avec ses collègues. Annette est restée un moment plantée à quelques mètres, désorientée de se retrouver toute seule.

Soudain, elle se souvient des explications de sa mère, et se met en marche. Elle n'a jamais été attentive à l'endroit où elles passent tous les jours et a tourné à gauche. Bientôt, elle ne reconnaît rien, cette maison jaune, elle ne l'a jamais vue avant, ni ce jardin dans lequel un gros chien aboie à son passage.

Elle a le cœur gros en regardant une dame qui parle avec son petit garçon qui lui a lâché la main pour donner un coup de pied dans une branche tombée au sol. Elle le gronde et ils s'éloignent.

— La chance d'être avec sa maman ! songe Annette.

Elle comprend qu'elle a tourné du mauvais côté et revient sur ses pas. Elle a du mal à respirer, se sent toute nouée, toute en vrac, comme dit son amie Émilie. Elle se sent perdue et quelques larmes coulent sur ses joues. La rue est complètement vide à présent. Elle rebrousse chemin et se dit qu'elle va forcément repasser devant l'école et continuer tout droit jusqu'à la maison de la dame aux roses.

Mais elle perd courage avant d'arriver à l'école et renonçant à avancer, elle préfère s'asseoir sur le trottoir. Pauvre Mirguette ! La tête posée sur les genoux que ses bras enserrant, elle ressemble à un pauvre petit chat abandonné. De gros sanglots lui viennent, elle ne bougera pas de là.

Une dame s'approche et lui parle, elle a une voix douce et Annette lui répond seulement par des reniements.

— Où habites-tu ? demande-t-elle.

Le visage d'Annette s'éclaire :

— 29 rue Gaston Phoebus !

— Ah ! dit la dame, c'est à côté, suis-moi, je te raccompagne.

Annette la suit et ne fait pas attention au trajet. Déjà consolée, elle sautille et chantonne, puis elles longent le jardin fleuri. Elles respirent ensemble l'odeur des roses.

— Quelle merveille ! dit la dame. Ce sont des Ghislaine de Féligonde, des roses anciennes qui changent de couleur selon le temps.

— Elles sont orange et jaune aujourd'hui, remarque Annette.

— Tu les observeras tous les jours, dit la dame. Il faut bien regarder ce qui t'entoure, c'est très important.

Annette hoche le tête, elle va bien regarder.

— Les Ghislaine de Féligonde deviennent blanches quand il fait chaud. Je te laisse découvrir quelle est leur couleur quand il fait froid.

Soudain, Annette aperçoit son immeuble et détale à toute vitesse, elle entend à peine la dame qui lui crie quelque chose. Alors elle se retourne et la salue de la main avant de pousser la porte de l'immeuble.

— Tu ne t'es pas perdue ? demande Maman.

— Un peu, répond sa mirgue, mais c'était quand même bien !

Joëlle Caujolle

Sur la plage

L'enfant est en vacances à la mer avec ses grands-parents et son petit frère, encore bébé. Elle vient de se réveiller. Sa sieste a été courte. Elle ne fait pas de bruit. Le bébé dort encore. De la fenêtre de leur chambre, elle observe la mer, la plage et les mouettes. Au loin, elle aperçoit son grand-père qui revient vers la maison. Pour ne pas intoxiquer ses petits-enfants, il sort toujours fumer ses gros cigares sur la plage. L'enfant demande à sa grand-mère si elle peut descendre l'escalier menant de la terrasse à la plage afin de le rejoindre. Elle espère l'entraîner au bord de l'eau pour ramasser des coquillages. Mamie ac-

cepte. Un petit escalier la sépare de Papy. Une fois descendue, elle ne voit plus son grand-père. Elle fait quelques mètres en direction de l'eau. Elle le retrouvera plus loin. Mais Papy vient de pénétrer dans l'immeuble, par la porte d'entrée. Il n'a pas vu la petite fille descendre depuis la terrasse. Ils se sont manqués de peu. Mamie est dans la chambre. Elle change le bébé qui vient de se réveiller. Papy, assis dans un fauteuil, entame la lecture de son journal. De longues minutes s'écoulent quand soudain Mamie ressort de la chambre, le bébé sous le bras.

— Où est la petite ?

— Mais je n'en sais rien. Je viens de rentrer après avoir fumé mon cigare.

— Quoi ? Mais, elle t'a vu par la fenêtre et elle est descendue sur la plage. Je la croyais avec toi.

Les grands-parents comprennent ce qui vient de se passer et bondissent vers la terrasse. Sur la plage, beaucoup d'enfants se baignent ou jouent dans le sable. De loin, impossible de distinguer leur petite fille. Mamie dépose le bébé dans son parc, puis ils sortent tous deux en courant pour rattraper au plus vite la fillette. Ils interrogent tous les parents qu'ils croisent. Personne n'a vu une gamine, âgée de quatre ans, marchant seule sur la plage. Mamie s'affole. Elle décrit les vêtements de sa petite fille, une petite robe arborant un personnage de dessin animé. Hélas, deux enfants sur trois correspondent à ce signalement.

La fillette poursuit son chemin. Elle marche seule le long de l'eau.

Les immeubles lui paraissent maintenant très loin et toujours pas de Papy en vue. Pourquoi n'est-il pas au bord de l'eau ? Elle continue à avancer. Elle évite de marcher dans les flaques gélatineuses. Son grand-père lui a expliqué ce que sont les méduses. Il faut s'en méfier. Elle croise un groupe d'adultes marchant comme elle. Nul ne s'inquiète de voir une si petite fille, seule le long de l'eau. Soudain, la fillette s'arrête. Elle vient d'apercevoir une étoile de mer.

Elle lève les yeux au ciel. D'habitude, c'est là qu'on voit les étoiles. L'étoile de mer serait-elle tombée du ciel. Elle a un doute. Elle voudrait la ramasser pour la montrer à son grand-père. Elle avance sa petite main vers l'étoile, puis se souvient qu'il ne faut pas les toucher. Papy a expliqué qu'elles risquent de mourir si elles ne sont plus dans l'eau. Elle dit au revoir à l'étoile, lui souhaite une bonne nuit, puis reprend sa marche. Une fois arrivée au brise-lames, elle s'arrête et ramasse des coquillages. Avec les couteaux, elle achètera des fleurs en papier crépon, dans les magasins tenus par des enfants plus grands qu'elle. Elle décide de faire demi-tour pour montrer ses trésors à Mamie. Bientôt, proche de la maison de vacances, elle aperçoit enfin son Papy. Il a le visage tout rouge et aux côtés de Mamie, en larmes, il discute avec un groupe d'inconnus. Tous se précipitent sur elle. L'enfant ne comprend pas pourquoi Mamie pleure et s'empresse de la rassurer :

— L'étoile de mer va bien. Elle est toujours dans l'eau. Je ne l'ai pas touchée.

Peyrat Michèle

Tes yeux

Ce matin, nous avons rendez-vous. Nous serons ensemble pour quelques heures. Je m'en réjouis, tant mon amour pour toi est grand, même si nos rencontres sont peu fréquentes. Je m'habille en vitesse, puis quitte mon domicile pour te rejoindre. Sur la route qui me mène à toi, j'écoute ces vieilles mélodies qui me parlent d'une époque où tu n'étais pas encore entrée dans ma vie. Une fois arrivée chez toi, je pénètre dans ta maison et me dirige vers la pièce où tu passes l'essentiel de tes journées.

Tu sembles ne pas remarquer ma présence. Tu ne me regardes pas quand je m'avance vers toi.

Mes mains sont froides et j'ai peur de caresser les tiennes. Je m'approche pour déposer un baiser sur ton front. Un par un, mes désirs s'acheminent vers toi. J'espère tellement quitter la lisière de ton retranchement.

Tu ne me regardes pas. Tu lèves les yeux au ciel, puis plonges ton regard sur les mains que tu agites en cadence. Je tente d'attirer ton attention pour t'arracher un sourire.

Je choisis dans tes morceaux de musique préférés, celui qui t'apaise quand l'un ou l'autre orage gronde sous tes paupières. Avec mon amour pour toi, en bandoulière, je m'assieds à tes côtés. Je voudrais tant te connaître. Affleurer à la surface de ta réclusion Franchir la frontière de ton monde et faire barrage à tes fragilités.

Tu ne me regardes toujours pas. Tes longs cils habillent tes yeux d'un soupçon d'indolence.

Oserais-je provoquer tes émotions. ? Nul ne sait si ton univers flotte dans le brouillard. Comment t'y rejoindre ? Je me sens comme amputée par tes absences qui agissent sur moi, à l'instar de ces membres devenus fantômes après mutilation.

Tu émetts deux, trois sons éraillés sans signification.

J'aimerais qu'ils disent tes secrets. Me laisserais-tu partager tes aspirations ?

Soudain, tes yeux s'arrêtent sur mon visage. La puissance de ton regard m'hypnotise. J'aime croire qu'il détecte ma détresse. Nous nous regardons un long moment. Le temps d'abolir la distance entre nous.

Au loin, une musique rythmée impose sa présence. Deux, trois notes aiguës te sortent un instant de ta cruelle claustrophobie. Tu ébauches un sourire, quittes notre échange visuel et reprends le ballet de tes longs doigts, autour de tes lèvres, dans l'unique chorégraphie qui t'est accessible.

J'aimerais tant approcher ton monde. Pourrais-je un jour apprivoiser mon deuil face à ce qui ne viendra jamais.

Ton papa vient d'arriver. Pendant que je rejoins ta sœur, une autre de mes petites filles, il s'installe face à toi et à l'aide d'une seringue, distille ton repas dans la sonde qui te nourrit, jour après jour, depuis ta naissance.

Peyrat Michèle

Dissonance

L'auditorium de l'école de musique se remplit peu à peu, au gré des invités qui délaissent les extérieurs frais et fleuris pour la salle calfeutrée, tendue de velours rouge. Dans les coulisses, des notes éparses s'échappent des instruments à cordes ou à vent, composant une symphonie bien éclectique. Les doigts tremblent, les souffles peinent à maintenir la pression, les instrumentistes débutants ou confirmés s'apprêtent à affronter leur nouveau public.

Alma a revêtu une jolie robe blanche sans manche, ornée de dentelle ; la coquetterie lui est venue avec la musique, s’amuse à raconter sa mère. C’est un peu vrai ; pour aller au cours de madame Lefranc, elle aime se faire belle, elle a l’impression de mieux jouer. Enfin c’est ce qu’elle se raconte, ou plutôt qu’elle raconte à sa mère pour justifier son changement de tenue et un peu de maquillage avant chaque leçon. Et ça marche semble-t-il ! Elle a si bien progressé cette année qu’elle a pu intégrer la classe qui prépare des duos pour la fête de ce jour.

À côté d’elle, son binôme aussi se prépare. Alex a mis une chemise bleu pastel, accordée à ses yeux, avec un pantalon noir et ça lui va terriblement bien. C’est bien la première fois qu’elle le voit si bien habillé, d’habitude il est genre jean bien fatigué et sweat à capuche informe. Personne ne le sait, sauf Jeanne sa meilleure amie, c’est pour jouer avec lui qu’elle a tant travaillé cette année, un crush quoi ! Ça ne se commande pas, ça vous tombe dessus et on doit vivre avec. Alors aujourd’hui est arrivé LE moment tant attendu, celui où tout le monde les verra jouer ensemble, si beaux et si bien accordés, un vrai couple.

Alex, quant à lui, est concentré, intensément. Se produire sur scène, même dans le contexte d’une école de musique, c’est le début de son rêve, de façon modeste mais réelle, alors il ne va pas boudier son plaisir. L’enseignante le stimule depuis le jour où il a mis le pied dans son cours ; elle a immédiatement repéré le potentiel de l’enfant et les années lui ont donné raison. À quinze ans, il a déjà acquis une maturité qui force le respect et il élabore maintenant des projets d’avenir, où la musique occupe toute la place.

Madame Lefranc, non seulement professeur de violon mais directrice de l’école de musique, orchestre l’audition en experte. Ça tient tout autant de l’examen de fin d’année que de la fête, cela doit se sentir, rigueur et gaieté sont au programme. Les petites classes sont passées avec leur cortège de charmants canards et applaudissements nourris ; les parents sont relax, leur progéniture a assuré. La deuxième partie prévue met à l’honneur les formations : duos, trios et petits orchestres vont se produire.

Dans les coulisses, Alma, rêveuse, caresse les cordes de son violon, libérant des notes comme les perles d’un collier. Elle vient de répéter son duo avec Alex, pour la millième fois lui semble-t-il. Elle n’est pas fatiguée mais impatiente, dans l’attente de son apothéose. Son partenaire est anxieux, le trac fait parti de son être dès qu’il approche d’une scène. On lui a dit que c’était normal, que c’était le signe du talent. Pour l’heure, il se force à respirer calmement et boit un peu d’eau pour dénouer sa gorge. Il apprécie jouer avec la jeune fille ; au long de l’année il a appris à la connaître, il la sait sérieuse et appliquée dans son jeu et c’est l’essentiel pour lui.

Une demi-heure plus tard, le dernier arpège finit de résonner et le public enthousiaste salue la performance des deux jeunes musiciens. Alma, les joues rosies, est au bord des larmes ; l’émotion a été si forte ! Elle dédie le peu d’énergie qui lui reste à contenir le flot qui menace et à présenter bonne figure. Alex, les yeux brillants, regarde le public avec adoration ; c’est pour des moments comme celui-là qu’il veut vivre, même si ceux qui précèdent lui tordent les entrailles. Madame Lefranc, dans son rôle de présentatrice, s’avance avant que le jeune couple ne quitte la scène ; tout sourire, elle attend que les applaudissements se tarissent, puis prend la parole :

— J’ai le plaisir de vous annoncer, à vous tous et à Alex, qui l’ignore encore, qu’il a obtenu une bourse pour poursuivre ses études musicales comme il le souhaite. Il intégrera donc en septembre une section spéciale à l’école des Virtuoses, loin de nous, mais pour le service de cet art que nous célébrons aujourd’hui. Nous te félicitons Alex et te souhaitons une belle carrière artistique !

Au milieu des acclamations nourries du public ravi, le chagrin d’Alma ne fait aucun bruit. La rivière de ses yeux déborde calmement, noyant les espoirs fragiles de l’adolescente. La musique lui a donné de vivre ce moment intense et longuement rêvé, mais se révèle être une maîtresse jalouse et possessive. Ignorant le drame qui se joue, Alex, ébloui de bonheur, tombe dans les bras de sa bienfaitrice avant de saluer de nouveau l’assemblée réjouie.

Élisabeth Guélaën

Voyage en arrière

Ce matin, le programme est simple : je vais visiter mes parents. Ils sont toujours dans la commune où ils m'ont éduqué, mais ils ont quitté leur maison et reposent dans le cimetière carré, au bord de la route centrale. Quelle drôle d'idée d'avoir choisi cet emplacement ? J'ai toujours connu le cimetière au même endroit, sans jamais m'en soucier. Il faudrait sans doute remonter loin dans le temps pour comprendre ce que le Conseil municipal d'alors avait comme choix et pourquoi il a pris cette décision : le cimetière au milieu des habitations.

Voilà plus de quarante ans que j'ai quitté le village. J'y revenais pour les fêtes de famille ou de simples passages en quête des nouvelles, en filant tout droit vers la maison où j'ai grandi ; les autres rues, la grande route, les secteurs éloignés, je les ignorais depuis belle lurette. Aujourd'hui, j'ai le temps de flâner, de humer l'air du temps.

Mes pas m'entraînent près de la rivière. Les élus successifs des quarante dernières années se sont évertués d'aménager la rive : une voie sinueuse freine les voitures, quelques emplacements les laissent stationner, un ruban pour les vélos et les piétons. Si j'avais connu ces choses-là dans mon enfance, je serais peut-être devenu pêcheur ou cyclotouriste. Naguère, on ne trouvait là que des orties et des roseaux. Mes parents ne m'ont jamais autorisé à venir dans ce secteur, et je n'en avais aucune idée. L'endroit présente désormais un caractère calme, rassurant, reposant.

La minuscule chapelle, si je m'en souviens ? La rumeur disait que le cimetière d'origine entourait l'édifice, les tombes devaient être serrées et glisser dans le terrain en pente. Une fois par an, à l'occasion de la fête patronale, le curé voisin venait y dire la messe. Les trois quarts des paroissiens restaient dehors, les rares places assises étaient réservées aux officiels ou accaparées par les grenouilles de bénitier, arrivées dès que la porte s'ouvrait. La seule fois où les enfants avaient le privilège de s'y asseoir, c'était l'année de leur communion solennelle. La place a changé, elle aussi : le terrain est clos, interdit d'accès, un panneau rouge avertit du risque de chute, sans préciser si ce sont les pierres, les tuiles ou le clocher entier qui menacent de tomber.

Le petit chemin qui longe le monument en péril ramène dans la rue que j'empruntais, de la maison à la ferme, pour aller chercher le lait frais dans le bidon en fer blanc. Que de souvenirs avec ces promenades des quatre saisons, dans le vent, sous la pluie, la neige ou le soleil brûlant. Parfois je tardais de rentrer, à cause des mûres cueillies dans les buissons. De nos jours, le lait se vend en carton, pasteurisé, aseptisé, dégraissé, et j'en passe. Quand j'étais gamin, je le rapportais, sorti du pis de la vache, Maman le mettait à chauffer dans une casserole dédiée à cette tâche, avec un épais clapet qui prévenait le bouillonnement. Une grosse couche de crème se formait et, quand j'étais sage, j'avais le droit d'en prendre à la cuillère. Le goût m'en revient à la bouche.

J'arrive enfin dans la rue où la famille habitait. Les petits pavillons, tous semblables, ont le même âge que moi. Mes parents emménagèrent là, juste après ma naissance. Des voisins de ma jeunesse demeurent encore dans leurs maisons, ils demandent de mes nouvelles, alors que je préférerais parler d'autrefois, quand je me chamaillais avec leurs enfants, quand les familles se dépannaient sans manières, quand on trinquait à la nouvelle année, au retour des beaux jours ou à celui des congés. À l'époque, les discussions remplaçaient la télé, les coups de main se donnaient avant d'être demandés.

Au retour près du cimetière, j'ai la certitude que le village a évolué, en mon absence. Ses couleurs sont plus nettes, ses chaussées sont plus propres, mais les appels par-dessus les clôtures, les cris de gosses qui jouent, les aboiements dans les cours et le beuglement des vaches dans l'étable sonnent toujours dans mes oreilles.

Qu'est-ce qui a le plus changé, en fait ? Pas du tout les rues, un peu les murs, et moi beaucoup.

Aubin Feret

L'histoire d'une vie

Elle se souviendra toujours de la première fois où elle t'a vu. Les yeux encore fermés, tu tenais dans la paume de sa main. Dès les premières secondes, elle s'était jurée de te protéger, de toujours être là pour toi. Toi, petite boule de poils, tu n'étais qu'un chat pour les autres mais un membre de la famille dans son foyer. À tes côtés, elle se sentait parent pour la première fois. Après tout, l'humain reste un mammifère. Des chiennes avaient bien élevé des chatons comme leurs progénitures. Elle pouvait bien te considérer comme son enfant.

Elle te voyait grandir, un jour après l'autre et elle t'aimait de plus en plus. Les premiers mois, elle tenait à surveiller chacune de tes sorties. Elle s'assurait que tu étais toujours à portée de vue dans le quartier. Les voisins étaient bienveillants. Ils te donnaient à manger lorsqu'ils te voyaient. Tu n'avais vraiment pas l'allure d'un chat errant. Tous les soirs, tu dormais sur le plaid posé sur la chaise en face de son lit. Tu commençais toujours par t'endormir dans ses bras, avant de rejoindre ta couche si douillette. Elle était si admirative du chat que tu devenais. Tu aimais jouer avec tes congénères et les humains qui venaient chez elle. Ils n'avaient tous d'yeux que pour toi. Elle te gâtait tant et plus de pâtées, de la meilleure qualité qu'il soit, et de jouets qu'elle ramenait du magasin.

Son amour pour toi s'intensifiait. Tu avais grandi et elle avait davantage confiance. Les balades dehors augmentaient et elle te laissait même sans surveillance. Tu connaissais le chemin de la maison par cœur. Tous les soirs, lorsqu'elle rentrait du travail, tu l'attendais au coin de la rue. Tu lui sautais presque dessus et vous terminiez les derniers mètres qui menaient à votre « chez vous », ensemble. Tu n'avais pas la capacité de lui dire « je t'aime » mais elle savait qu'elle comptait pour toi. Tu lui rendais cet amour en miaulements, caresses et léchouilles au visage. Tu la suivais lorsqu'elle allait au jardin. Tu l'aidais à gratter avec elle les pieds de tomates. Elle et toi, c'était pour toujours. Vous deviez avoir de longues années de bonheur devant vous.

Malheureusement, comme toute histoire, elle connut sa fin. Elle n'oubliera jamais ce dernier matin où elle t'a vu. Il bruinait. Tu détestais la pluie, mais tu avais quand même demandé à sortir. Alors elle t'avait ouvert la porte. Tu hésitais à mettre le nez dehors, mais elle avait quand même refermé derrière toi. Après tout, lorsqu'il pleuvait, tu rentrais toujours sèche. Tu devais bien avoir une cachette quelque part. Elle était pressée et elle n'avait pas le temps d'attendre que tu miaules à la fenêtre pour t'ouvrir. Elle est donc partie, confiante.

Quel malheur s'était produit pendant son absence. À son retour, tu gisais, inerte, dans une mare de sang. Elle cria de toutes ses forces et tomba par terre à tes côtés. Elle n'avait jamais connu de chagrin si violent. Elle avait envie de tout casser, de faire justice. Mais rien de tout ce qu'elle aurait pu faire ne t'aurait ramenée à la vie.

Malgré sa douleur, elle te fit ses adieux. Elle savait que plus jamais, elle n'entendrait tes miaulements. Plus jamais, elle ne sentirait ton pelage sous mes mains. Plus jamais, son regard ne croiserait tes yeux jaunes. Mais à jamais, tu resterais dans son cœur.

Raimon

Le drôle de magot

Je répéterai pas ce que j'ai dit en découvrant le truc, Cambronne l'a fait avant moi. Charly m'avait dit de passer un de ces quatre chez lui, il voulait me montrer le grenier de sa grand-mère, dans la maison juste en face. Au début, je m'attendais à un décor comme dans les films, avec des vieilles nippes, des meubles qui n'ont plus d'âge et de la poussière dans tous les coins. Mais pas du tout, le grenier de sa Mamie est nickel, presque comme un salon. Bon d'accord, un salon mal rangé, on y organisera pas un repas de famille : le bazar s'entasse dans les coins et les recoins. Elle en stocke des choses incroyables, son ancêtre.

Si j'ai bien pigé ce que m'a raconté Charly, sa grand-mère dépasse les quatre-vingt balais. Alors, je suis resté baba quand il m'a montré les photos de ses parents, à elle, au moment de leur mariage. Tu vois le résultat ? Je suis sûr que les clichés auraient leur place dans un musée.

— Touche pas à ça, m'a prévenu le copain, en pointant un tas de valoches, empilées contre le conduit de cheminée. Elles sont vides. Elles ont pas bougé depuis perpette. J'aurais peur qu'elles te restent entre les mains. En plus, tu y trouveras rien !

L'ordre était sans bavure et le conseil sans appel. Mais tu me connais : quand on me dit de pas y toucher, j'ai exprès envie de faire le contraire. Alors, quand mon pote est descendu boire un coup, je n'ai pas pu m'empêcher de déplacer la pile et attraper celle du dessous, que je prenais pour la plus ancienne. Et là, punaise : tu devineras jamais ce qui y avait dedans.

D'après Charly, c'était une valise vide. Au pire, elle pouvait que contenir des fringues de son père quand il habitait encore la maison. Au mieux, celles de son grand-père, mort depuis dix ans. Non, tiens-toi bien : elle était à moitié bourrée des billets ! Pas des billets de tombola, usés et décolorés, ou de voyages en train, gardés en souvenir des voyages. Pas même des billets d'un jeu de Monopoly, oubliés par je ne sais qui. Non des billets de banque. Et pas des biftons jaunis, en francs ou dans une monnaie étrangère. Non, non, des euros, comme ceux qu'on utilise dans les magasins. Et pas qu'un peu ! Des billets de cinquante et cent euros. J'entendais Charly qui remontait, alors j'ai pas pu les compter, mais il devait bien y avoir une quinzaine de paquets, avec dix ou vingt biftons dans chaque.

J'étais cloué. Je savais plus quoi faire ni quoi dire. Charly l'a tout de suite remarqué, ça devait se voir sur ma tête. Il a vu aussi que j'avais bougé les valoches. Il m'a questionné :

— Tu y as touché ?

Je disais que non, mais il me croyait qu'à moitié.

— Ma grand-mère raconte que les plus vieilles lui ont servi pendant la guerre. Elle faisait du marché noir...

— Oh, bafouillais-je. Elle était courageuse !

Il me racontait comment son ancêtre se baladait sur un vélo, avec la valise pleine de volaille ou de beurre. À l'entendre, je croyais voir la *Bicyclette bleue* ou un film du genre. Ça expliquait l'âge de la valise, mais pas les billets qui y étaient planqués.

— Elle garde toutes ces malles en souvenir. Alors, tu comprends, si on lui abîmait, elle serait furax.

— Oui, tu as raison.

La visite était terminée ; Charly m'a invité à redescendre.

Depuis je pense sans arrêt à ce grenier, à la valise et aux billets. Ils sont trop modernes pour remonter à la guerre ; il y en a trop pour être de simples économies de la retraitée. Y a quelque chose de louche dans cette maison et cette famille. Et si c'était mon copain de bahut qui trafiquait un truc pas clair ?

Le pire, dans tout ça, c'est que je sais pas à qui en parler, sans vendre la mèche.

La revanche

La jeune vendeuse rangeait les sachets de biscuits, lorsqu'une pensée dérangeante traversa soudainement son esprit. Elle se revit tendre la facture à Monsieur Diaz pour sa commande de vin du matin. Un large sourire s'était fendu sur le visage du vieil homme. La jeune femme avait trouvé étonnant une telle joie à l'idée de recevoir une facture. Elle s'était dit que le monsieur était simplement de très bonne humeur et voulait la partager autour de lui.

Elle prit le facturier en main et le feuilleta jusqu'à tomber sur la facture de ce client. Et, en effet, elle avait fait une sacrée bourde. Elle avait, involontairement, omis de compter un carton de bouteilles de vin. Son sang se glaça. Comment avait-elle pu faire une erreur pareille ? Elle vérifiait toujours à deux fois les factures qu'elle éditait. Elle repensa à sa matinée. Il est vrai qu'elle avait été très occupée. Son patron avait dû s'absenter pour rejoindre des amis au café et elle s'était retrouvée seule à tenir une boutique remplie de clients. Elle hésitait quant à la marche à suivre. Elle pouvait toujours payer de sa poche l'erreur. Mais elle aurait à déboursier une cinquantaine d'euros. Son budget serré ne lui permettait pas un tel écart. Elle n'avait plus qu'à assumer son impair devant son patron et endurer les sanctions appropriées.

La jeune femme était en colère contre elle-même. Des larmes de rage coulaient le long de ses joues. Ce travail, elle ne le faisait que pour financer ses études de psychologie pendant les vacances d'été. Sur l'annonce trouvée dans le journal, il était indiqué qu'elle travaillerait toujours en binôme, sur un service de six heures le matin ou l'après-midi. Et voilà qu'elle se retrouvait à bosser des journées entières de douze heures sans aucun collègue. Elle devait gérer la caisse, la mise en place du magasin, les commandes auprès des fournisseurs et le ménage. Elle était exténuée et avait déjà perdu cinq kilos depuis le début de l'été. Elle était payée au lance-pierre, mais son manque d'expérience dans la vie professionnelle l'empêchait de réclamer ce qui lui était dû. Elle travaillait donc gratuitement la moitié de son temps. De jour en jour, elle se mettait à détester son patron un peu plus. Il trouvait toujours une bonne excuse pour passer du bon temps loin de son magasin et la laisser avec tout le travail sur les bras.

Un client entra dans la boutique. La vendeuse se força à penser à autre chose. Pendant que la personne faisait le tour des étals, la jeune femme s'absenta dans l'arrière-boutique sécher ses larmes et se rafraîchir le visage. Elle retourna à son poste et conseilla du mieux qu'elle put le client en face d'elle. Au moment de préparer la facture, une idée lui vint soudain. Elle nota un article sur deux, omettant volontairement les plus chers. Le client fut ravi d'un tel geste.

— Nous ne faisons qu'appliquer le juste prix, lui répondit la vendeuse avec un sourire hypocrite. Je vous souhaite une excellente journée, Monsieur.

Le juste prix, tu parles. Avec son patron malhonnête, elle ne toucherait jamais un salaire digne du travail qu'elle fournissait. Alors, quitte à perdre son poste, autant faire les choses jusqu'au bout. La vendeuse termina donc sa journée de travail, offrant ce qu'elle pouvait aux clients qui se présentaient à la boutique.

À dix-neuf heures, elle rangea seule les étagères et ferma derrière elle. Elle avait laissé un mot à son patron, lui souhaitant un bon été. Pour la première fois depuis des semaines, la nouvelle-ancienne vendeuse rentrait chez elle le cœur léger. Tant pis pour la bourde, tant pis pour son salaire de misère. Elle avait décidé de ne plus se laisser faire.

Raimon

L'âge de raison

Un matin de Pâques, c'est d'abord un ciel bleu piqueté de légers nuages, douces meringues blanches ; c'est un imperceptible souffle qui porte les odeurs du printemps à votre nez frémissant et fait ressurgir les images d'une enfance gourmande et malicieuse. Pierre, accoudé à la fenêtre de la vieille maison familiale, se revoit agenouillé sur la pelouse, humant le parfum de l'herbe fraîchement coupée, comme un lapereau excité découvrant le monde.

Indifférent aux taches vertes qu'il récolte sur son bermuda beige, le jeune enfant avance méthodiquement, à quatre pattes, le long des plantations justes écloses. Jacinthes, jonquilles et pensées, disposées artistiquement par son grand-père, ponctuent le jardin de leurs notes colorées. C'est à une quête quasi existentielle qu'il se livre ici : le vrai mystère de Pâques réside dans la soudaine apparition de chocolats dans les plates-bandes familiales. Il n'est pas idiot, il sait que les bébés ne poussent ni dans les choux ni dans les roses, que le chocolat est fabriqué par le pâtissier de la rue Saint Yves. Mais il lui faut bien admettre qu'un miracle très pascal fait surgir ces exquis confiseries dans des endroits incongrus.

Il a emprunté pour l'occasion le panier de fil métallique qui sert à la collecte des œufs du poulailler et il dépose, ravi, le produit de sa pêche sur un coin de la table de la cuisine : une myriade de petits œufs multicolores qu'il a repéré facilement au milieu des fleurs et des gravillons roses et gris du parterre de devant, puis une poulette en trichromie de chocolat blanc, au lait et noir, planquée sous les azalées, enfin une cloche aussi grosse que son ballon de foot, une merveille dont la seule vue le fait baver d'impatience.

L'odeur sucrée et cacaotée revient titiller en souvenir les papilles de l'adulte, qui s'entend demander d'une petite voix surgie du passé :

— Je peux en manger maintenant ?

Sa grand-mère, ne pouvant envisager un refus catégorique, lui concède de goûter deux petits œufs, pour le reste on verra au dessert ! Avec d'innombrables précautions, l'enfant sort les précieux bonbons de chocolat de leur papier brillant puis, d'un geste de prestidigitateur, les fait disparaître. Seule une lichette brune au coin de ses lèvres témoigne de leur passage.

Pierre contemple la pièce, aujourd'hui vide et froide de toute occupation, quand soudain, sous ses yeux, la cuisine se réveille comme sortie d'un sortilège ; elle frémit, fristouille, des plats en préparation en ce dimanche du lointain passé. Il observe sa mère occupée à ciseler du persil frais ; entre ses mains le grand couteau semble animé d'une vie trépidante, les jolies feuilles deviennent confettis, exhalant un parfum de jus vert. Puis elle s'attaque à un petit bulbe blanc, en quelques secondes le transforme en minuscules cubes à l'arôme aillé. En l'occurrence, elle n'est qu'un commis ; la maîtresse incontestée du lieu, jouant en solo de la batterie de cuisine comme une pro, dirige avec autorité les manœuvres en cours. C'est la grand-mère qui, tel un chef d'orchestre, a disposé autour d'elle outils et ingrédients en attente du top départ de la recette. Une sauteuse, assez large et pas trop creuse, du beurre demi-sel bien sûr – on est en Bretagne – et de la crème médaillée d'or, la meilleure du magasin, enfin sel et poivre, les deux fantassins constamment au garde à vous au droit de la cuisinière. Persil et ail, dans deux petits bols sont désormais posés à proximité. On n'attend plus que les stars de la recette que le grand-père est parti chercher dans l'arrière-cuisine.

Les murs de la salle à manger ont gardé l'empreinte fanée des jours heureux de son enfance, Pierre ferme les yeux et remonte une nouvelle fois le temps. Il a sept ans, l'âge de raison lui a-t-on dit, une occasion de monter en grade au sein de la famille. Il occupe fièrement, au bout de la table, la place face à son grand-père qui préside. Il regarde avec intérêt l'entrée que sa mère vient de poser dans son assiette. Au cœur d'une jolie

coquille blanche, trois îles nacrées nagent sur un petit lac de crème parsemé de flocons de persil. Un parfum combiné de beurre et d'ail flotte dans l'air, enrobant les coquilles marines d'une aura terrestre. Il tâte du bout de sa fourchette l'atoll breton, l'île s'enfonce puis refait surface, perdant au passage un petit morceau que la fourchette capte. L'enfant pose sur sa langue le précieux fragment et l'avale religieusement. Tous les regards sont tournés vers lui, interrogateurs.

— Mmm... c'est bon

Au grand sourire de Pierre, nouveau gastronome éclairé, fait écho la mine défaite de son père qui n'héritera plus de la délicieuse coquille Saint-Jacques autrefois dédaignée par son fils ; la roue a tourné.

Élisabeth Guélaën

Une bande

Aujourd'hui, elle rend visite à ses vieux jouets entreposés au grenier. Elle ne peut s'en séparer. Les années ont filé. Elle a quitté l'enfance et ne se résout pas à croire qu'il s'agit d'un pays où l'on ne retourne jamais. À ses pieds, une malle en osier contient tous les livres illustrés qu'elle dévorait seule dans sa chambre. Enfant unique, l'ennui était le plus souvent son seul compagnon de jeu. Les rares fois où elle pouvait inviter l'un ou l'autre voisin, elle montait un spectacle de marionnettes qu'elle jouait derrière un petit théâtre, désormais, lui aussi rangé dans le grenier. Les personnages étaient à enfiler sur les doigts et l'on y retrouvait les rôles traditionnels du brigand et du gendarme.

Plus loin, deux trois peluches gisent aux côtés d'une grande poupée blonde dont elle coupa, un jour, les longs cheveux sous les yeux effarés de sa mère. Seul, un petit ourson manque à l'appel. Son préféré. Confié de tous les chagrins et complice des maladies infantiles, il avait triste mine. Le poil élimé, les oreilles et le museau sans cesse recousus, il termina sa course de doudou, dans une poubelle. Elle en voulut à sa mère pendant plusieurs années. Soudain, son pied heurte un petit seau jaune. Elle sourit avant de le ramasser, puis, songeuse, se remémore ce qui constitue un de ses meilleurs souvenirs d'enfance.

Ses parents avaient déménagé pour se rapprocher du lieu où travaillait son père. Elle dut changer d'école et se faire de nouveaux amis. Attirée par les jeux de trois gamins, elle souhaitait rejoindre leur tribu. Pour avoir le droit de partager leurs jeux, ils lui imposèrent de relever un défi. Elle ne pourrait faire partie de leur bande qu'à cette condition.

Elle s'entraîna pendant des mois. Pas un jour sans qu'elle ne fasse des exercices. Plusieurs fois par jour. Elle voulait être à la hauteur. L'enjeu était trop important. Elle souhaitait faire partie de leur groupe, mais aussi les impressionner. Elle n'avait pas le choix. Elle devait y arriver. Bientôt elle se sentit prête. Le grand jour arriva. Le matin, elle insista pour revêtir une de ses petites robes qu'elle délaissait d'habitude, au profit de jeans qu'elle estimait plus confortables. Elle invita les trois gamins à la suivre. Elle espérait, de tout son cœur, être adoubée par les trois comparses pour pouvoir enfin se joindre à eux. Tout se passa comme prévu ou presque. Bien sûr elle n'avait pas imaginé que la direction de l'école convoquerait ses parents pour leur expliquer que leur fille de sept ans avait entraîné des garçons dans les toilettes. Juste le temps de leur montrer de quoi elle était enfin capable. Deux mois qu'elle apprenait, chez elle, à viser le petit seau jaune. Deux mois qu'elle s'entraînait à faire pipi debout, comme un garçon, afin de faire partie de la bande des trois gamins de sa classe.

Michèle Peyrat

Mémoires d'enfants

Mon grand-père nous a quittés il y a presque vingt ans. J'avais tout juste dix ans à l'époque, mais certains souvenirs sont toujours aussi clairs dans ma mémoire. Celui-ci est l'un de mes préférés.

Ma sœur, mon oncle, mon grand-père et moi étions attablés chez mes grands-parents. Je feuilletais leurs albums photos lorsque je découvris des photographies en noir et blanc d'enfants.

— Papy, c'est qui sur la photo ? demandai-je curieuse.

— Le petit garçon c'est moi. Et juste à côté c'est tatie Lucette.

— Mais tu étais tout petit ! m'exclamai-je. Tu allais à l'école comme moi ?

Mon grand-père se cala profondément dans sa chaise et commença à nous raconter son enfance. Nous étions tous tout ouïe face à ce qu'il nous racontait.

— Vous connaissez tous la maison du Mont-Lozère ? demanda-t-il.

Nous hochâmes la tête de concert.

— C'est la maison où j'ai grandi jusqu'à ce que je parte, à l'âge de vingt ans. L'école se trouvait en bas du village. Je n'avais donc pas beaucoup de chemin à parcourir le matin. Le soir, cependant, c'était une autre histoire. Dès que je sortais de l'école, je rentrais vite chez moi pour enfiler mes vêtements de ferme. Je devais avoir ton âge, je pense. Je montais en haut du Mont-Lozère chercher le troupeau de vaches de mon père et je le redescendais à l'étable avant la nuit. Je faisais ça du printemps à l'automne.

— Tu n'avais pas des devoirs à faire le soir ? demanda ma sœur.

— J'avais bien quelques leçons à apprendre mais je le faisais après le souper.

Je l'observais, des étoiles dans les yeux, avec mon regard d'enfant des années 2000. Lorsque je sortais de l'école, je filais tout droit chez moi prendre un goûter copieux et regarder la télévision. Je l'imaginais en tenue de berger, gravir les sentiers de montagnes. Je les connaissais assez bien. Tous les étés, nous allions sur le Mont-Lozère passer les vacances. La maison avait été construite sur un de ses versants et était entièrement entourée de prés en pente raide et de forêts.

— Lorsque je n'avais pas école, je passais la journée à surveiller les bêtes. Je m'installais à l'ombre d'un noisetier et je cassais les noisettes avec mes dents. Ça me faisait un très bon en-cas !

Je comprenais mieux la raison pour laquelle mon grand-père portait un dentier. J'avais entendu dire qu'il l'avait eu très jeune. Je l'avais déjà vu sans celui-ci et j'avais rigolé sans m'arrêter pendant des heures.

— Et comment vous faisiez pour aller à l'église ? Il n'y en a pas dans le village.

— Alors là, nous allions à pied au village voisin. Avec mes parents et mes sœurs, nous marchions pendant deux bonnes heures. Le pire, c'était pour la messe de Minuit, à Noël. Elle durait des heures et nous devions nous déplacer dans la neige, éclairée seulement par la Lune et des lampes.

— Personne n'avait de voiture ? demanda mon oncle.

— Non, tous les villageois étaient des petits paysans. Nous n'avions que les charrettes tirées par les ânes ou les bœufs. Même les tracteurs sont arrivés très tardivement.

J'écoutais, toujours autant émerveillée, les récits de mon grand-père. Sa voix grave et lente s'inscrivait au plus profond de mon être. Je tâchais de retenir chacun de ses mots. J'étais très jeune, mais, à ce moment-là, j'eus une merveilleuse idée. Je me promis de devenir écrivaine plus tard, pour raconter aux autres les récits de mon grand-père.

Aujourd'hui, j'ai bien grandi. Je ne suis toujours pas une autrice célèbre. Je n'ai même jamais rien publié. Malgré tout, autant que je le peux, je transmets la mémoire de mon grand-père afin que personne, moi la première, n'oublie les sentiers du Mont-Lozère foulés par ses pieds.

Raimon

Sur le banc

« Le long d'une allée circulaire un homme se promène ; arrivé à l'opposé de son point de départ, il se pose un moment sur un banc, fatigué, puis décide de rentrer. Quel sera le chemin le plus court pour revenir à son point de départ ? Doit-il revenir ou bien poursuivre sa route ? » Cette modeste énigme m'avait-été posée par une psychologue, lors d'un test réalisé à l'école primaire, alors que j'avais six ou sept ans. Il m'avait semblé évident que la distance était la même qu'il aille dans un sens ou dans l'autre. On m'avait félicité. Cette histoire de mon enfance revient souvent à mon esprit, sans que je comprenne pourquoi.

J'ai quarante-six ans, suis-je à mi-parcours de ma vie ? On vit très vieux dans ma famille, surtout les femmes, mais rien n'est interdit aux hommes, donc j'espère, sans aucune garantie bien sûr. De toute façon, revenir en arrière n'est pas une option, sauf pour Benjamin Button, pour lui c'est même un principe de vie. Non, je ne rêve pas de rajeunir, même si j'y vois quelques avantages, entre autres, un corps plus souple et un cœur plus endurant.

J'ai commencé à travailler il y a vingt-quatre ans, après des études suivies sans grand enthousiasme mais avec un certain succès. Avec beaucoup d'optimisme et si le système perdure, j'espère obtenir une retraite, disons, pour mes soixante-dix ans. Me voilà donc à mi-parcours d'une vie professionnelle. Pourtant ce job, j'ai l'impression d'en avoir fait le tour... Quand j' imagine changer de direction, on m'oppose mon âge. Pas très vieux bien sûr, mais plus très jeune, entre les deux, bon pour la touche...

En amour, j'ai connu plusieurs vies, remplies, mais au final éphémères. Un mariage, trop jeune sans doute, ce qu'on appelle une erreur de jeunesse, suivi d'un divorce très vite, comme les premières feuilles d'un registre qu'on arrache pour retrouver l'impression du neuf. Ça ne marche pas comme ça. Le cahier est amputé, le cœur blessé. Je ne me suis pas remarié, j'ai papillonné. J'aime ce mot, il est léger, insouciant. Les papillons ne vivent pas longtemps, ces amours-là non plus.

Le réel ne me suffisant pas, j'ai ouvert des pages blanches que je m'amuse à remplir de mots, qui disent mes vies inventées, mes métiers fabuleux, mes amours délicieuses. Mon âge n'est plus un problème, il est celui que je me donne. Je suis tour à tour homme ou femme, vieillard ou adolescent, j'habite Lyon, Madrid ou Tombouctou, je visite des contrées connues de moi seul, y rencontre des êtres étranges ou familiers, par fois les deux en même temps. Je choisis ma voix et ses accents, coupe la parole aux personnages importuns, récompense ceux que j'aime en les faisant revenir, ils deviennent des amis.

Mon voyage est devenu immobile ; j'ouvre des chemins d'encre infinis que j'emprunte avec enthousiasme, mais j'hésite à me lever pour faire quelques pas de plus dans la vraie vie. Sur mon banc, je deviens Pierre, écrivain au cœur de chair, entré dans l'éternité des statues.

Elisabeth Guélaën

Le sens secret de nos rêves

Marie et Lucie buvaient le thé et comme d'habitude se racontaient un rêve qui les avait intriguées.

— Hier après-midi, commença Lucie, je me suis allongée sur le lit et j'ai vu se former des images, alors que je n'étais pas tout à fait endormie.

— Les fameuses visions hypnagogiques ! remarque Marie.

— Tout à fait. Les images avaient l'air réelles mais sans aucune logique dans notre monde conscient.

— Raconte, reprend Marie.

Je me trouvais dans l'orée d'une forêt pleine de grands arbres. Il y avait une surface lisse et des boules blanches roulaient à la surface. En me rapprochant, j'ai vu que ces boules avaient des yeux et une bouche, certaines souriaient et d'autres avaient l'air triste, un peu comme des smileys. Ces boules roulaient et parfois se cognaient, ce qui changeait leur trajectoire.

J'ai remarqué de minuscules petits bras qui pouvaient sortir pour leur éviter d'avoir la tête en bas, pouvoir se ralentir, se poser et s'équilibrer.

Une de ces boules m'a appelée d'une voix douce. J'ai reconnu une amie d'enfance, Corinne, que je n'ai pas revue depuis mes dix ans. Elle avait un grand sourire et m'a dit :

— C'est toi, Lucie ! Tu es devenue un être humain alors !

Je me suis endormie sur ces mots.

— Dis-moi, Lucie, que s'était-il passé la veille de ce rêve ?

— J'ai vu Rose, elle n'arrêtait pas de tenir des propos négatifs et de faire tout un tas d'histoires pour rien. C'était vraiment prise de tête !

— Dans la forêt de l'inconscient, à l'approche du sommeil, c'est peut-être de cette rencontre pénible avec Rose qu'il est question. Connais-tu des expressions qui te rappellent l'image des boules – en fait des têtes – qui roulent ?

— Ben oui. Perdre la boule, avoir la tête en vrac, tourner en rond, tourner en boucle. C'est tout à fait dans cet état que je me trouvais, répond Lucie.

— *L'image des boules qui rient ou sont tristes et changent de position...* Est-ce que ça te paraît cohérent de dire que lorsque Rose te confie tous ses sentiments négatifs, tu ne sais pas rester tranquille intérieurement ?

— Oui, je me sens emportée dans ses histoires pénibles et je me sens mal.

— Le rêve te dit aussi que tu es capable de ne pas te laisser déstabiliser, c'est l'image des petits bras qui permettent de *se ralentir, se poser et s'équilibrer*, reprend Marie.

— Je comprends mieux la fin du rêve, à présent ! Corinne était une amie tellement gentille, dommage qu'après l'école primaire on se soit perdues de vue.

— Mais elle existe symboliquement en toi, comme une ressource. Corinne vient te reconforter dans le rêve et te rappeler qu'être humain c'est ça, apprendre la gestion des émotions, résume Marie.

— Encore une fois, je suis éblouie par l'intelligence des rêves et leur capacité à nous réparer, se réjouit Lucie.

— On n'a pas fini de chercher le sens secret de nos rêves !

Joëlle Caujolle

Bien chère Charlotte

Boussenac-village, 09320, Massat

le 23 février 2065

En cette période de décroissance électronique et de rareté des sources énergétiques, ni le téléphone ni l'ordinateur individuel ne fonctionnent encore à Boussenac-village. C'est pour cette raison que je t'écris une lettre, comme au début du vingtième siècle, et j'irai avec plaisir marcher jusqu'à la boîte jaune de la poste qui retrouve au fil du temps son titre de noblesse.

Je te présente, mon amie, une demande bien délicate et te demande de la considérer sans te précipiter, pour m'en donner la réponse lorsque tu seras sûre de ton choix. Nous souhaiterions, Antoine et moi, donner une petite sœur à Pierre, en suivant le régime du docteur Claude. L'alimentation de la mère avant la grossesse, riche en calcium et magnésium, favorise la naissance d'une fille. Cette vieille méthode des années 1980 est à nouveau au goût du jour.

Notre rêve, pour le moment, n'est pas réalisable car il nous manque 7 points pour obtenir le permis du deuxième enfant. Il est très facile de les perdre car l'Organisme de Dénatalité prend prétexte de la moindre peccadille pour bloquer le permis.

Pierre, à trois ans, n'était pas tout à fait propre et la directrice d'école nous a donné une pénalité de 1 point pour *difficulté éducative à la propreté*. En moyenne section, notre petit chéri a eu des difficultés à cocher toutes les cases de la grille d'évaluation. C'est vrai qu'il est un peu rêveur mais la pénalité de 1 point est tombée pour motif de *faiblesse génétique supposée*. Mon nouveau travail m'a fait arriver trois fois en retard pour le récupérer à l'école et bien que je sois victime des transports en commun peu fiables, j'ai cette fois perdu 1 point pour *manquement éducatif*.

Déjà notre moral était en berne, mais nous gardions l'espoir de retrouver des points par les travaux d'intérêt éducatif. Nous sommes sans espoir depuis qu'Antoine a attrapé le nouveau virus VDC 77, virus à dégénérescence cognitive, causé par des nanoparticules affectant le cerveau. 2 points ont été perdus au prétexte de *transmission génétique déconseillée*, augmenté de deux autres points de *pénalisation financière*, puisque nous sommes passés en-dessous du seuil de pouvoir d'achat préconisé pour deux enfants.

Tout ce système répressif a pour ligne de mire l'enfant unique, mais, ma chère amie, il n'entame pas notre désir d'un deuxième enfant. Je sais que la maternité n'est pas une évidence pour toi et que tu dis parfois que tu ne veux pas d'enfant. Tu as le droit de faire don de tes points, le Contrôle Démographique l'autorise. Les 3 points qui nous restent et les 7 que tu pourrais nous donner permettraient la délivrance du P.A.E, le permis d'avoir des enfants. Il te resterait assez de points si le désir de devenir mère te prenait et nos enfants seraient les meilleurs amis du monde.

Il faut croire en l'avenir, je rêve tant d'avoir une fille, mais si le régime du Dr Claude ne marche pas, un garçon sera aussi le bienvenu.

Je joins le formulaire pour don de points dans le cas où tu te déciderais. Déjà je guette le vélo du facteur !

Donne de tes nouvelles, tes projets, ta santé, tes amours. Reçois toutes mes pensées fidèlement amicales et à bientôt pour nous voir tous ensemble. Antoine t'embrasse et Pierre t'envoie son dessin.

Annette

Joëlle Caujolle

Fulgurant revers

Le soleil déclinait, jetant une lumière mordorée sur les courts de tennis, à l'écart des plages grouillantes. Chloé Moreau, appareil photo en bandoulière, s'y était rendue, cherchant l'âme des lieux, loin des cartes postales. Son œil affûté de photographe documentaire traquait la vérité des gestes, des visages.

Les courts étaient vides, à l'exception d'une silhouette solitaire. Un homme, muscles bandés sous un tee-shirt trempé de sueur, frappait une balle contre le mur. Chaque coup portait la marque d'une puissance brute et précise. Le revers cognait d'une élégance fulgurante. Chloé le reconnut aussitôt : Julian Delorme. L'ancien prodige du tennis français, la star déchue dont le nom avait fit la une des journaux huit mois plus tôt.

Le scandale avait éclaté, comme un coup de tonnerre. Lors d'un tournoi en Croatie, des preuves accablantes de paris truqués avaient émergé. L'enquête rapide, la suspension immédiate, puis le bannissement l'avaient écarté du circuit professionnel. Les médias s'étaient déchaînés, présentant leur ancien héros comme le visage de la tricherie, qui avait trahi la confiance des fans pour de l'argent facile.

Julian avait clamé son innocence, accusant un manager véreux de l'avoir impliqué à son insu, mais ses appels étaient restés lettre morte. Aux yeux de tous, il était coupable et avait tout perdu : sponsors, réputation de fair-play et place parmi l'élite.

Chloé se glissa derrière le grillage, pointant son téléobjectif. Les mouvements de Julian montraient une colère froide, une rage contenue, mais aussi une mélancolie palpable. Il ne jouait plus pour le plaisir, mais pour exorciser quelque chose, purger une tache invisible, collée à la peau. Chloé capturait l'effort, la tension des muscles et s'attardait sur le visage. Les traits tirés, le regard vide, puis soudain animé par une flamme d'une intensité déchirante. Elle sentait là une histoire plus profonde que celle des titres racoleurs.

Julian enchaîna les frappes. Le son de la balle claquait contre le mur, seul écho dans le silence. Chaque point était un combat contre un adversaire invisible, acharné. Après un énième revers, il se dirigea vers le banc où il s'écroula, le visage enfoui dans les mains. L'abattement l'avait vaincu, la solitude écrasante, celle d'un homme dont l'honneur avait été bafoué.

Chloé baissa son appareil. Elle ne pouvait plus rester simple observatrice. Le bruit infime de son boîtier contre le grillage suffit à briser le sortilège. Julian releva la tête, les yeux injectés de sang. Son regard la balaya, se posant sur l'appareil.

— Vous voulez quoi ? lança-t-il, la voix rauque, pleine d'amertume. Un cliché du paria ? C'est ça que vous cherchez ? Une belle image du tricheur ?

Son ton débordait d'amertume. Chloé ne broncha pas. Elle s'avança d'un pas lent, l'appareil baissé, affichant une détermination tranquille.

— Non, répondit-elle, de sa voix douce mais ferme. Je cherche une histoire dans la station. Et je crois que la vôtre est plus complexe que ce qu'on a bien voulu raconter.

Elle s'arrêta à quelques mètres de lui.

— J'ai vu la rage, oui. Mais j'ai aussi vu la pureté du geste. Et la solitude.

Julian la fixa, ses yeux sondant les siens, cherchant la moquerie, le jugement. Il ne trouva que de la sincérité. Il était habitué aux flashes agressifs, aux questions accusatrices, aux regards méprisants. Cette approche inattendue le désarçonna. Il ne répondit pas tout de suite.

Chloé ne chercha pas à combler le silence. Elle comprit qu'il digérait ses mots, sa présence. Elle fit défiler quelques-uns des clichés qu'elle venait de prendre sur l'écran de son appareil, le tournant vers lui. Il vit son propre reflet, non pas déformé par l'objectif d'un paparazzi, mais capturé dans l'intensité de son effort, dans la dignité de son combat solitaire. Un portrait brut, sans fard, qui transcendait le scandale.

Un soupir profond, presque un gémissement, s'échappa de Julian. Sa colère s'était muée en une vulnérabilité inattendue.

— Ils ont tout détruit, murmura-t-il enfin, d'une voix presque inaudible. Ma vie. Mon nom. Et le pire, c'est que personne n'a voulu entendre ma version.

Chloé le regarda droit dans les yeux.

— Peut-être qu'ils ne savaient pas comment vous écouter, dit-elle calmement. Ou peut-être que la bonne personne n'était pas là pour la raconter.

Elle fit une pause, puis ajouta, la voix empreinte d'une suggestion prudente :

— Les images peuvent raconter des vérités que les mots seuls ne parviennent pas à exprimer. Des vérités qui résonnent. Et je crois que votre histoire... elle a besoin de résonner.

Julian la regarda, une lueur fragile d'espoir mêlée à la méfiance dans ses yeux. Les mots de cette photographie inconnue contenaient une promesse, non pas de gloire retrouvée, mais d'une dignité qui lui semblait à jamais perdue. Une porte s'entrouvrait, minuscule, mais présente.

Albin Feret

Tromperies à gogo

« Méfie-toi de tes amis », mon père m'avait transmis cette maxime le jour où il avait cassé la gueule à son copain d'enfance. C'était mérité, il avait couché avec ma mère. Le coup de poing a fini de casser les liens du mariage, ils avaient perdu en solidité depuis bien longtemps déjà. Son conseil m'a servi plus d'une fois dans mon adolescence, mais aujourd'hui j'ai payé cher de l'avoir oublié un peu. Faut dire que je n'ai pas eu le temps de voir venir le danger.

Cette semaine avait été l'une des meilleures de ma vie. J'avais enfin décroché le poste dont je rêvais, commercial chez Porsche. Depuis l'enfance j'étais fan de voitures de luxe, leurs peintures rutilantes et leurs chromes étincelants, l'odeur du cuir des habitacles, tout me transportait ! J'avais développé une connaissance approfondie de cet univers de rêve, un atout certain pour atteindre mon objectif. Double jackpot, la DRH avait flashé sur moi ; ce samedi elle avait accepté de sortir au restaurant, faire plus ample connaissance, avait-elle dit, se donnant une justification plus ou moins professionnelle. La soirée s'annonçait inoubliable, elle le fut.

J'avais choisi un établissement nouvellement ouvert, dans un quartier branché, spécialisé en cuisine méditerranéenne, ce qu'elle m'avait dit adorer. Le lieu était décoré à ravir, à la façon des riads marocains, tout en ocres et en palmiers ; dès le seuil les épices embaumaient l'endroit, attirant irrésistiblement les clients à l'intérieur, les invitant à s'attabler dans le patio. L'intimité de chaque table était préservée par un astucieux agencement des plantes. L'empressement du personnel et la carte alléchante amplifièrent encore la bonne impression ; je vis avec plaisir ma compagne se détendre au fil de la soirée et arborer un magnifique sourire.

Aucune fausse note, un menu raffiné, aux arômes ensoleillés, arrosé d'un vin rosé exceptionnel, conseillé par l'œnologue. Après ces quelques journées intenses, où j'avais dû faire bonne figure en continu, me montrer sous mon meilleur jour, déployer mes compétences comme autant d'atouts dans mon jeu, je sentais la décontraction me gagner. Les œillades, de moins en moins professionnelles, de Mélanie me confirmaient que mon étoile était au firmament, dans tous les domaines.

Grand seigneur, pour épater un peu plus ma ravissante compagne, je demandais à féliciter le maître de céans. Les tables alentour désormais vidées de leurs convives, la pression en cuisine était retombée ; la nuit était installée, laissant aux discrets luminaires du jardin intérieur la mission d'assurer un éclairage romantique. Monsieur Lefebvre parut alors ; malgré les années écoulées, les cheveux plus rares et un certain arrondissement bourgeois, je reconnus immédiatement mon copain de pensionnat. Cette incursion de mon enfance douloureuse dans mon actualité florissante créa en moi une crispation incontrôlable.

— Alex, quelle bonne surprise, je suis ravi de te recevoir dans mon nouveau restaurant !

L'affabilité non feinte de Sam n'arriva pas à dissiper mon malaise.

— Madame, j'espère que vous avez apprécié votre soirée dans notre établissement, continua notre hôte, en parfait professionnel.

Tendant de reprendre la maîtrise des choses que je sentais m'échapper, je poursuivis pour éclairer Mélanie :

— Je découvre que le propriétaire des lieux est Sam, un ami d'enfance ; nous ne nous sommes pas vus depuis plus de quinze ans.

Comme aux plus anciens temps de notre connivence, il me lança alors un clin d'œil, précurseur avéré d'une blague en préparation. Je frémis. Tout volubile que je sois d'ordinaire, prompt à la tchatche, apte à rebondir sur tout sujet qui se présente, je restais coi. Le silence qui suivit me parut suspendu dans le temps. Il dura en fait l'espace d'un soupir, avant que Sam ne continue

— Nous nous sommes quittés dans la cour du lycée, au matin des résultats du bac, que nous passions pour la deuxième fois, sans plus de succès que la première. Nos chemins se sont séparés, pour tenter de combler ce que l'école n'avait pas su nous transmettre. J'ai mis le pied à l'étrier dans l'hôtellerie et la restauration, gravissant un à un les échelons, du commis de cuisine jusqu'à aujourd'hui. Je suis heureux de voir que, toi aussi, tu as réussi malgré nos débuts calamiteux.

C'est là que je me suis décomposé, une part de moi relisant le brillant C.V., école de commerce et expériences internationales, une autre fixant le visage interloqué, puis furieux de Mélanie.

Voilà donc une soirée qu'aucun de nous n'oubliera. Aucun employé de Porsche n'avait fait un si bref séjour dans l'entreprise ; Mélanie m'inventa une maladie opportune, lui permettant de faire disparaître le dossier d'embauche en catimini, puis ne répondit jamais à mes appels ultérieurs. Sam, réellement ravi de me revoir, me présenta sa femme Maia, une belle polynésienne, ramenée de ses voyages culinaires.

Nous nous plûmes immédiatement.

Élisabeth Guélaën

Sous le pont

Elle sort de l'autoroute, se dirige vers le centre-ville et passe en-dessous du pont de chemin de fer. Un homme y est couché sur un matelas. À côté de lui, un amas de vêtements et de couvertures usagées. L'homme se redresse, observe les voitures un moment, puis se recouche. Première fois qu'elle voit un sans abri à cet endroit. Le flot des voitures l'oblige à avancer. Elle est pressée. Elle a rendez-vous chez le médecin.

Quand elle sort du cabinet, les mots du médecin résonnent encore à ses oreilles. Il n'a pas réussi à la rassurer et elle se dépêche de rentrer chez elle.

Deux jours plus tard, même sortie d'autoroute. Elle repense à cet homme seul couché par terre. Sous le pont, le même amas de vêtements sans personne en vue. Elle poursuit son chemin. On l'attend.

La semaine suivante, elle revoit l'homme, assis le dos contre un des murs du pont. Le feu passe au rouge et elle a le temps de l'observer. Il a les deux mains levées au ciel, comme s'il entamait une prière dirigée vers les voitures qui passent devant lui. Elle le dévisage un moment. L'impression étrange de l'avoir déjà vu quelque part la traverse un instant. Soudain, il pose son regard sur elle, mais très vite, détourne les yeux. Elle est bouleversée. Le feu devient vert et elle continue son trajet.

Les jours passent. Préoccupée, elle ne songe plus à rien d'autre qu'à sa santé défaillante. C'est l'été, les journées sont chaudes.

Un soir, elle prend sa voiture, avale les kilomètres qui la séparent de la capitale et une fois à la sortie de l'autoroute, scrute les alentours pour tenter d'apercevoir celui qui occupe ses pensées depuis plusieurs jours. Au loin, elle l'aperçoit, avec une équipe d'assistants sociaux qui lui propose un accompagnement,

des soins, un hébergement. L'homme refuse toute aide, déclarant haut et fort qu'il n'a besoin de rien. L'équipe s'en va, craignant de déclencher son agressivité s'ils insistent. Ils promettent de revenir. Il changera peut-être d'avis.

Elle cherche à garer sa voiture. Une fois débarrassée de son véhicule, elle revient en arrière pour le rencontrer. Quant il l'aperçoit, il cache son visage entre ses mains. Elle a eu le temps de l'observer un instant. À nouveau cette impression qu'elle l'a déjà vu quelque part. Elle s'approche lentement. Un maelström d'odeurs fétides lui parvient. Urine, transpiration, matières fécales, vomi. Chaque effluve nauséabond lui saute au visage. Elle arrive à masquer son dégoût et s'avance encore un peu plus près de lui.

— J'ai l'impression de vous connaître, dit elle.

— Cela m'étonnerait. Nous ne sommes pas du même monde, répond l'homme, le visage toujours caché derrière ses mains.

— C'est étrange. Même votre voix m'est familière.

— Laissez-moi tranquille ! Allez-vous-en !

Elle n'insiste pas. Elle s'éloigne, craignant sa colère à laquelle elle ne pourrait faire face dans son état.

Elle retrouve sa voiture et décontenancée reprend la route pour rentrer chez elle.

Le soir, dans son lit, elle repense à sa rencontre avec cet homme. Elle réentend sa voix qui lui semblait si familière. Elle peine à trouver le sommeil. Les heures passent. Elle hésite à prendre un somnifère.

Arrive l'aube. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. Elle a pensé constamment à cet individu sans abri. Maintenant, elle se souvient. Il s'appelle Christophe. Elle l'a eu comme élève en début de carrière. Un gamin intelligent, très fier de réussir tout ce qu'il entreprenait. Parfois impertinent, mais toujours avec humour. Elle ignore s'il a entamé des études supérieures. Elle ne l'a plus jamais revu. Elle est persuadée qu'il l'a reconnue depuis son premier passage sous le pont. Elle voudrait savoir ce qui lui est arrivé. Elle retournera le voir et trouvera les mots pour qu'il accepte son aide.

Elle se lève et déjeune en vitesse avant de se rendre à l'hôpital. Son nouveau traitement débute aujourd'hui.

Michèle Peyrat

Les préparations

— Greg ! Greg ! Regarde, on a reçu une lettre du Ministère des familles, hurle Manon depuis le hall d'entrée.

Elle entend son compagnon descendre les escaliers quatre à quatre. Il manque de rater les dernières marches et de s'étaler devant elle.

— Oh mon Dieu, qu'est-ce qu'elle dit ?

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à déchirer l'enveloppe.

En effet, les mains de la femme sont tellement tremblantes qu'elle en fait tomber la lettre par terre. Greg se dépêche de la ramasser et l'ouvre d'un geste sec. Un morceau de l'en-tête du papier s'arrache au passage.

— Madame, Monsieur Vignon, lit Greg rapidement. Nous sommes heureux de vous informer que votre candidature a été retenue pour passer le permis Parents / Enfant suite à la première sélection sur dossier.

— Montre-moi, je n'arrive pas à le croire, jubile Manon.

Elle prend la lettre des mains de son compagnon et la relit plusieurs fois. Les amoureux se sautent dans les bras. Ils vont peut-être réaliser leur rêve. Cela fait plus de deux mois qu'ils attendent un retour concernant leur dossier. Dans celui-ci, il était demandé de prouver leur situation financière d'un montant minimum de 5 000 euros par mois, un âge supérieur à vingt-cinq ans et un emploi stable depuis plus de deux

ans. Le critère le plus important dans cette première sélection est, bien entendu, de livrer un acte de mariage. Le divorce a été aboli par les dernières lois sur les familles et il est hors de question d'avoir un enfant hors mariage ou en garde alternée. Le gouvernement est très strict en matière de placement d'enfant depuis que la politique des naissances programmées a été instaurée. En effet, les futurs parents doivent passer toute une myriade de contrôles et de tests avant de se voir attribuer le fameux permis et pouvoir rencontrer leur enfant à la Banque des naissances. Ce système a été mis en place pour avoir un contrôle rigoureux du gouvernement quant aux citoyens de demain et détenir une société la plus performante possible. À cet effet, des scientifiques ont stérilisé tous les humains afin de bloquer leurs fonctions reproductives et réaliser les fécondations en laboratoires certifiés.

— Alors, reprend Manon en lisant le courrier. On a rendez-vous dans deux semaines pour deux journées d'épreuves devant un jury composé de professionnels de la petite enfance et d'assistantes sociales. Au programme, il y aura le changement de couches, la préparation de petits pots, réussir à garder son calme face aux hurlements de bébés. L'épreuve éliminatoire sera la nuit où nous resterons éveillés et devrons affronter la seconde journée avec le manque de sommeil.

— On peut commencer à s'entraîner dès maintenant, constate Greg. Il n'y a pas des tests plus sympas ? Les voisins m'ont parlé des jeux et des chansons.

— Si, mais c'est uniquement si l'on s'en sort bien sur les deux journées d'épreuves intenses. Et, une fois que tous les tests seront terminés, si on les réussit, nous aurons le fameux rendez-vous pour choisir les critères physiques et psychiques de notre enfant.

Manon est dépitée. Ils ont ce projet depuis tellement longtemps. Cela fait des années qu'elle est en couple avec Greg et qu'ils imaginent leur vie à trois. Ils savent déjà le genre de nouveau-né qu'ils désirent, quels traits de caractères ils attendent, à qui il ressemblera.

La vue de son mari qui court dans le salon avec un poupon dans les mains sort Manon de ses pensées.

— Manon, j'ai le poupon et les couches que les voisins nous ont donnés. On doit vraiment apprendre à changer un bébé pour être parfaits dans deux semaines.

La jeune femme éclate de rire en voyant son compagnon tellement investi dans son futur rôle de père. Elle ne s'attendait pas à un tel engouement de sa part. Les heures passent et les couches s'entassent.

— Quel travail ! s'exclame Greg en regardant le bazar autour d'eux. Je pense qu'on commence à avoir le coup de main. Non ?

— Je n'en peux plus. Je crois que je vais rêver de couches toute la nuit.

— Moi aussi je suis usé. Je me dis que nos ancêtres avaient bien de la chance lorsqu'ils pouvaient juste copuler et pondre un enfant sans contrôle. Ce devait être bien moins contraignant.

— Je suis d'accord avec toi. Mais ce n'est pas notre chance. Je te propose qu'on mette en place un programme d'entraînement. On se fixe deux heures par soir pour effectuer un nouvel exercice que l'on aura le jour de l'épreuve.

Le couple s'installe à table et prépare un tableau où rien n'est oublié. Ils veulent réussir leurs épreuves avec les félicitations du jury.

Raimon

Histoire d'eau

En sortant de la douche, je me suis dit que j'avais gagné au loto. Enfin, pas tout de suite ; il m'a fallu le temps de comprendre, après avoir enlevé la buée et constaté que, même dans un miroir propre, je demeurais invisible, puis d'encaisser la chose. Là, je me suis assise, je tremblais, partagée entre une terreur compréhensible et une excitation tout aussi folle. Invisible ! Un monde, inaccessible jusque-là, s'offrait à moi. De super-héros en cape magique de sorcier, je me baladais dans un monde féérique, où je commençais immédiatement à faire mon marché. Entrer incognito à l'Élysée pour mettre un coussin péteur sur le fauteuil du Président de la République, déplacer les tableaux au Louvre pour faire enrager les gardiens, jouer les fantômes chez mon insupportable voisine ; dans le supermarché des confiseries pour femme invisible, tout m'était accessible. Enfin, à ce moment-là, j'ai dû modérer mon enthousiasme, un petit problème technique se posait à moi. Le don, qui m'était octroyé, était assorti de quelques conditions limitatives.

C'est en marchant par hasard sur une méduse que l'incroyable est advenu. L'animal, peu fréquent en Bretagne, y fait des incursions inopinées, le natif n'a pas encore appris à s'en méfier. Cristal mou et translucide dans la mer, il passe presque inaperçu, corps liquide gélatineux sur la grève, il côtoie les algues échouées sans attirer l'attention. Une fois passée la douloureuse sensation urticante, l'anecdote piquante aurait pu, tout au plus, alimenter les conversations à l'apéro. C'était sans compter sur ses étranges conséquences. Il s'avéra que quelques millilitres d'eau, salée ou non, sur ma peau suffisaient à me rendre totalement transparente. Par malheur, sitôt séchée, ce super-pouvoir disparaissait.

J'avoue, un instant, l'idée de profiter de cet atout extraordinaire pour faire autre chose que des blagues m'est venue. Mais j'ai rapidement abandonné le sujet, après avoir tenté sans succès d'imaginer un système qui me mouillerait en continu, tout en réalisant quelques opérations illicites, un larcin bien choisi par exemple. Foncièrement honnête de nature, j'ai été vite consolée de ce frein au vice.

J'ai alors décidé de mettre cette capacité singulière au service de mon bien-être. Les sites naturistes existent, mais sont assez rares sur la côte bretonne. Se baigner nue, quand on ne peut pas vous voir, ne pose plus aucun problème. Cette activité, à pratiquer entièrement immergée, cumule la condition sine qua non de mon invisibilité durable et la béatitude espérée provoquée par une liberté inouïe. J'ai donc développé un petit rituel pour descendre à la plage, y trouver un endroit discret, m'y déshabiller sous une cabine textile, m'asperger à l'aide d'un vaporisateur, puis rejoindre tranquillement la grande bleue dans la nudité la plus totale. Une fois dans l'eau, mon instinct blagueur trouve à se défouler sans limites. Chatouiller les pieds des nageurs qui paniquent, éclabousser les timides qui n'osent se mouiller, capturer un ballon pour l'envoyer loin des joueurs, les multiples possibilités d'amusement me ravissent.

Hier, la mer était un peu agitée, les vagues un peu plus grosses que d'ordinaire, rien de méchant, mais tout de même de quoi bousculer les plus faibles. Près de moi un enfant a perdu pied, bu la tasse et commencé à suffoquer. Sans plus réfléchir, je me suis portée à son secours, l'ai pris dans mes bras et ai couru vers les maîtres-nageurs du poste de surveillance en traversant une large bande de plage. À cause de cette course et du léger vent, le sable blanc et velouté de la fin de journée ensoleillée volait autour de nous. En quelques secondes, il se colla à mon corps trempé et en absorba toute l'humidité. Je tombai au pied des sauveteurs, dans mon habit poudré qui révélait mon anatomie et dissipait ma transparence. Le petit naufragé, sans plus attendre et sans aucune séquelle, bondit sur ses pieds et fila rejoindre sa famille, lui annoncer qu'une étrange créature marine, sorte de sirène translucide, l'avait sauvé de la noyade.

La stupéfaction des CRS me sauva ; ils étaient médusés, juste retour des choses ! Le bref instant, où l'ahurissement le disputa à l'indécision, me permit d'emprunter un seau, rempli d'eau puisée dans une mare proche, où barbotait un petit crabe vert et deux crevettes. Le versant sur ma tête, je disparus aux

yeux de tous et sprintai pour rejoindre mon élément où je plongeai avec soulagement, puis restai, méfiante, prolongeant mon bain jusqu'à ce que la plage soit quasi déserte.

De cette aventure, j'ai conclu que l'héroïsme aussi demande réflexion. Depuis, j'ai repéré un blog où, dans un anonymat assumé, des personnes ordinaires comme moi, aux dons extraordinaires, témoignent. Je me suis liée avec un gars qui peut lire dans la tête des gens, à cause d'une erreur d'anesthésiant. Ça me fait du bien d'échanger avec lui et ça me donne de nouvelles idées.

Élisabeth Guélaën

Lâcher prise

Cela faisait presque vingt-quatre heures que le psychiatre m'avait prescrit ce médicament. Il m'avait conseillé de prendre mes dispositions avant de l'avalier, car les effets seraient immédiats. Il avait également rédigé un arrêt maladie de trois jours. J'espérais que mes collègues ne le prendraient pas trop mal. Je revenais déjà d'un burn-out de trois mois. Il était assez mal vu dans mon entreprise de prendre des congés trop souvent.

En sortant du cabinet du psychiatre, j'avais appelé sur le fixe du domicile familial. Mon mari avait décroché presque aussitôt. Il semblait un peu débordé. J'avais inventé un petit mensonge. Je lui ai dit que le médecin souhaitait me garder en observation quelques jours à cause de mon état de fatigue et que je passerais seulement à la maison chercher quelques affaires. Il avait paru inquiet, mais mon bien-être compte énormément pour lui. J'étais donc rentrée, j'avais fait semblant de remplir un sac de vêtements et j'étais repartie de chez nous. J'avais marché une centaine de mètres avant de tourner à l'angle de la rue. C'était à ce moment-là que j'avais décidé de prendre ce fameux médicament.

Le psychiatre m'avait prévenue que je risquerais d'être surprise. Je l'avalai en une fois avec une gorgée d'eau. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, mais, petit à petit, je me vis devenir plus claire, puis transparente. Avant de devenir totalement invisible. Je ne voyais plus aucune partie de mon corps, même si j'arrivais encore à les sentir. Je pouvais toucher mes doigts, mes jambes. Je sentais également les feuilles des arbres sous mes mains. J'étais donc seulement invisible. J'avais encore toute ma consistance. J'allais devoir redoubler d'efforts pour ne pas avoir d'accidents. Si personne ne me voyait, je pouvais toujours me blesser. Ce n'était pas le moment de se (me) faire renverser par une voiture !

Après avoir appréhendé mon corps, je décidai de retourner à la maison. Le psychiatre voulait que je me rende compte par moi-même que le monde continuerait de tourner, même si je n'étais pas présente à gérer tout ce qu'il se passait en permanence. En effet, lorsque j'entrai dans le salon, je constatai avec plaisir que les enfants étaient en train de faire leurs devoirs. Mon mari tentait de préparer le repas. Je m'étais dirigée vers la cuisine et l'avais trouvé en train de faire cuire des steaks hachés carbonisés. Je profitai de mon invisibilité pour regarder autour de moi. Je fus tentée de remettre à leur place les bocaux à épices en vrac et de ranger les chaussettes de Léa, la petite dernière. Mais je pris sur moi. Après tout, je n'étais pas censée être là.

— Les enfants, à table ! appela mon mari.

La petite tribu arriva en courant. Ils se ruèrent devant leurs assiettes en se chamaillant. Ils voulaient tous être à côté de leur père.

— Doucement les enfants. Lavez-vous les mains avant de manger.

Chacun d'eux fit la queue devant l'évier. Thomas porta Léa pour qu'elle puisse atteindre le filet d'eau. Mon cœur fondait d'amour devant mes enfants. Ils étaient la perfection incarnée à mes yeux.

Le repas se déroula sans heurts. Plus tard dans la soirée, les enfants allèrent se coucher. Léa pleura un peu. Elle voulait un bisou de ma part. Je sentis la tristesse se répandre dans mon corps. J'étais si près d'eux, mais ils ne pouvaient pas le deviner.

Lorsque tout le monde fut au lit, je fis le tour des chambres de chacun de mes enfants. Je m'assurai qu'ils dormaient profondément avant de déposer un bisou sur leur joue.

Le lendemain, je me rendis rapidement au travail. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'à mon poste, il y avait non pas un, mais deux remplaçants. Cela gonfla rapidement mon égo, avant de me rendre compte de l'abus dans lequel je travaillais. Mon salaire était gelé depuis des années et ne comptait pas pour deux. Je me rendis devant la machine à café. Tiphaine et Mélanie, les deux collègues avec qui je m'entendais le mieux, papotaient entre elles.

— Tu te rends compte ? Elle est encore absente après son arrêt maladie de trois mois. Le boss a dû se mettre en quatre pour la faire remplacer.

— Oui, il y en a qui ne pense vraiment qu'à eux.

— Tu as raison. J'espère que des sanctions vont être proférées à son encontre.

Je crus rêver en les entendant. Elles parlaient bien de moi. Quelles pimbêches ces deux-là. Pendant leurs vacances, j'acceptais de prendre leurs dossiers. Je partais tard le soir pour qu'elles puissent assister à leur cours de zumba. Le mercredi, je venais le matin, alors que j'étais en repos, pour qu'elles aient leur matinée à tour de rôle. Tout cela pour m'épuiser mentalement et physiquement et n'avoir aucune gratitude en retour.

Je crois bien que mon psychiatre a raison. Le monde tourne très bien en mon absence, tout comme cette entreprise d'hypocrites. À mon retour d'arrêt maladie, je leur pose ma démission à effet immédiat. Il est grand temps de penser à moi avant tout. Ce n'est pas en restant dans ce lieu qui m'a rendue malade que je vais aller mieux.

Raimon

Septante

Et un hommage à quelques belgicisms

Après deux semaines de drache, on annonce enfin l'arrivée du beau temps. Je décide de partir à la côte pour y passer la journée. Je prends le train pour Ostende et une fois sortie de la gare, je suis ravie de retrouver les incontournables de la mer du Nord : le son des pelles traînées sur le sol, les cris des mouettes, les châteaux de sable, la dégustation de babelutttes et bien sûr le ballet des cuistax sur la digue. Un petit garçon, pédalant derrière moi me heurte le bas des jambes, heureusement à vitesse très modérée. Plus de peur que de mal. Son père, qui le suit, ne s'arrête même pas pour vérifier que je ne suis pas blessée.

Je poursuis ma promenade une bonne heure, puis m'arrête ~~pour~~ boire une tasse de thé sur l'une des nombreuses terrasses face à la mer. Le serveur arrive, chargé d'un énorme plateau rempli de verres destinés à une table proche de la mienne. J'attends qu'il vienne prendre ma commande, mais il m'ignore et repart vers les cuisines. J'ai le temps. Je suis là pour la journée et je profite de la vue sur le manège des mouettes qui s'empressent de récupérer le moindre relief de nourriture susceptible de leur servir de repas. Bientôt, le garçon réapparaît pour servir une autre table. À nouveau, il fait mine de ne pas me voir. Je tente un discret « monsieur, s'il vous plaît », mais je n'arrive pas à capter son attention. Après une troisième tentative, je me lève agacée et quitte la terrasse en tentant de montrer mon mécontentement. Sans succès. Il est déjà en train de servir d'autres clients. Je m'empresse alors de descendre sur la plage et me dirige vers la mer. Je marche un long moment le long de l'eau. Le spectacle est habituel. Des enfants construisent un château de sable voué à disparaître dans les heures qui viennent puisque la marée est en

train de monter. Au loin, j'aperçois un attroupement. Je m'approche et découvre la présence d'un phoque sur la plage. Venu se reposer avant de repartir en mer, l'animal regarde la plage, l'air étonné. Depuis peu, la ville d'Ostende réserve un emplacement pour les phoques. La plage y est ceinturée, l'accès interdit et les chiens présents aux alentours doivent être tenus en laisse. Curieuse, je m'avance. Ce phoque-ci a des allures de misophoque. Il préfère se reposer seul loin des plages réservées à ses congénères. Un étrange individu intervient pour éloigner les curieux. Il s'adresse personnellement à chacun des badauds, leur explique l'importance de ne pas perturber l'animal et les prie de s'en aller au plus vite.

Je suis la seule promeneuse à laquelle l'homme ne s'adresse pas un seul instant. Je repense à la scène sur la terrasse et à l'incident du cuistax. Je revois aussi les passagers qui étaient avec moi dans le train jusqu'à Ostende. Aucun ne m'a regardée, souri ou adressé la parole. Comme si j'étais devenue invisible pour toutes ces personnes. Je quitte la plage, remonte sur la digue, marche sans savoir où aller. Je n'ose plus m'adresser à personne de peur d'être confrontée à d'autres circonstances où je comprendrai que je suis devenue imperceptible.

Je songe à l'anneau de Gygès, ce fameux mythe de Platon que j'ai enseigné pendant des années. J'ai-
mais discuter avec des adolescents pour savoir ce qu'ils s'autoriseraient à faire si d'aventure, ils devenaient invisibles. Pour ma part, je décide de téléphoner à une amie qui habite Ostende, même si je ne la fréquente plus très souvent. La vie nous a éloignées pour diverses raisons, mais j'espère qu'elle acceptera de me voir pour dissiper l'angoisse qui m'étreint à présent. Elle répond tout de suite à mon appel. Mes propos sont confus, mais elle sent ma détresse et me propose de la retrouver devant le casino. Une fois sur place, je patiente une demi-heure avant de la voir arriver de loin. Elle me fait un signe de la main, je cours vers elle, puis très émue, lui saute au cou avant de déclarer :

— Tu m'as vue. Je suis soulagée.

— Qu'est ce qui t'arrive ? Je ne t'ai jamais vue dans cet état.

— J'ai eu l'impression que j'étais devenue invisible.

— Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Je lui explique alors les incidents qui ont émaillé ma journée, depuis mon arrivée.

— Les passagers qui étaient à côté de toi dans le train, étaient-ce des hommes ou des femmes ?

Je réfléchis un instant avant de répondre :

— Uniquement des hommes.

Elle éclate alors de rire, avant de m'expliquer :

— Tu es un peu en retard, ma chérie. Un jour ou l'autre, toutes les femmes constatent qu'en vieillissant, elles deviennent invisibles pour les hommes, dans l'espace public. Toi, si je ne m'abuse, tu viens d'avoir septante ans. Tu as de la chance de n'avoir rien ressenti avant. Rassure-toi. Bientôt, les hommes te percevront comme une gentille mamie et t'offriront leur attention dans différentes circonstances. Du moins, si le pei est bien élevé !

Nous rions, puis je l'invite à aller boire un verre, car il commence vraiment à faire douf sur cette digue.

Michèle Peyrat

Tenter l'invisible

Tout a commencé cet été à la clinique du Dr Aoratos avec qui j'avais pris rendez-vous. Comme il arrive souvent aux personnes de mon âge, certaines fonctions s'affaiblissent, en dégradant la qualité de vie. J'expliquai au médecin que mon oreille interne ne fonctionnait plus, ce qui empêchait tout déplacement à l'extérieur par faible luminosité ou sur un sol irrégulier.

Le docteur Aoratos rayonnait de joie de vivre et inspirait la confiance. Il m'écouta d'une oreille attentive puis me proposa de prendre rendez-vous pour l'injection RT1, Régénérescence Totale essai numéro 1.

— Bien entendu, dit-il, vous servirez de cobaye, car nous en sommes encore au stade expérimental.

Je signai une décharge qui stipulait que j'acceptais les clauses de l'intervention et les effets secondaires pouvant en découler. Après l'injection, il me faudrait passer une semaine dans la demi-obscurité et me reposer le plus possible. De son côté, il s'engageait à la gratuité et à assurer le suivi de contrôle après l'injection du produit régénérant.

Une semaine plus tard, je reçus le fameux RT1 et rentrai chez moi. Suivant à la lettre ses indications, je me limitai à répondre au téléphone, lire ou regarder une série danoise sans jamais connaître la fin du chapitre ou de l'épisode, car je m'endormais. Je ne présentais aucun signe douloureux, je n'avais pas de nausées et mangeais avec un appétit ordinaire ce qu'une voisine ou un livreur m'amenait.

Le troisième jour, je remarquais simplement que ma peau avait perdu en coloration et en relief.

Le quatrième jour, je pouvais me déplacer plus facilement qu'avant et avais un bon équilibre sur les lattes de bois branlantes de la véranda aux stores baissés pour garantir l'indispensable demi-obscurité.

Le cinquième jour, j'enregistrais une bien meilleure motricité tandis que mon enveloppe corporelle semblait s'estomper. C'était comme si mon corps, rajeuni, avait été caché sous un manteau de brume. Trop ravie de l'amélioration de ma santé, cette évanescence ne m'inquiétait pas.

Le sixième jour, je disparus graduellement du monde visible alors que mes sensations corporelles étaient affinées. Le bruit de la pluie sur le toit, le vol des oiseaux du jardin, l'odeur du grand tilleul, le goût et le toucher, étaient bien plus sensibles. Je renaissais à des sensations plus fortes et plus subtiles.

Le septième jour, je me regardai dans le miroir et je ne me vis plus dans la glace. J'étais ici et maintenant, dans le hors-là du monde. Je ne pouvais m'expliquer, pourquoi cette expérience limite d'invisibilité qui aurait dû m'angoisser au plus au point, m'exaltait au contraire profondément.

Le huitième jour, j'ouvris les volets et fis mes premiers pas dehors. J'avais hâte de tester mon nouvel état sur quelqu'un de proche qui ne serait pas effarouché par ma transformation. J'invitai une amie à venir me voir, la prévins que quelque chose avait changé et de ne pas s'inquiéter car tout allait bien. Lorsqu'elle a sonné, j'ai ouvert la porte et elle a dit :

— Tu es là Joëlle ? Je ne te vois pas !

Je lui ai tout expliqué, que je testais un produit régénérant qui revitalisait toutes mes fonctions et me plongeait dans une bulle d'invisibilité. J'avais choisi la bonne personne : elle adorait le concept. On a bu un thé, puis nous sommes allées marcher d'un bon pas et je devais veiller à garder un rythme raisonnable.

— Non, je ne sais pas si l'effet invisible est permanent ou provisoire, ai-je répondu à sa question.

— Tu vas bien t'amuser avec ton super pouvoir, a-t-elle dit.

— Je reteste demain avec mes petits-enfants. Tu as été merveilleuse, lui ai-je dit, en lui faisant la bise à son départ.

Je roulai en voiture sans inquiéter les autres conducteurs, car les vitres de ma voiture étaient particulièrement foncées. Je me garai loin de la maison et rejoignis mes petits enfants qui jouaient dans le jardin. Lyanna, la plus grande me vit la première. Elle a dit à sa petite sœur Lexie :

— Je vois le fantôme de Mamie, Jo, sous l'abricotier.

De l'arbre aux fruits d'un orange éclatant, j'entendis Lexie répondre :

— Non, c'est elle, en vrai. Je la vois juste un peu. Elle va nous aider à cueillir des abricots.

Elles sont arrivées avec leur petit cousin Abélio qui lui, me voyait tout à fait, car il n'a pas encore deux ans. Il m'a tendu ses petits bras pour que je le soulève et a pris un abricot sur une branche, puis deux autres pour les filles.

Être invisible semble ne pas être un problème avec ses amis ou les enfants, mais les adultes en général font un tas d'histoires pour moins que ça. Alors j'attends avec impatience le rendez-vous avec le Dr Aoratos pour connaître la durée de mon état. En attendant, je me garde bien de toute intrusion qui pourrait me décevoir sur les qualités présumées de mes semblables, ou de tout désir d'accomplir l'impossible. J'ob-

serve attentivement autour de moi les introvertis, les rêveurs, les timides, et je découvre leur univers, bien plus passionnant que celui des m'as-tu vu.

Joëlle Caujolle

Une heure avec Einstein

Je ne sais plus comment je suis arrivé là. Peut-être un rêve, peut-être un souvenir d'un autre temps. Je le découvre, assis dans un vieux fauteuil de cuir brun, les mains croisées sur les genoux, le regard vif sous ses cheveux indisciplinés : Albert Einstein. Pas le mythe, pas le génie de manuels scolaires, mais l'homme, de nouveau vivant, toujours attentif.

D'un geste mesuré, il m'invite à m'asseoir en face de lui, dans ce lieu sans murs, une pièce suspendue dans le silence.

— Je n'ai aucune formation scientifique, dis-je pour rompre le silence. Je suis juste un être humain. un citoyen qui aimerait vous poser quelques questions...

— Alors nous partons du bon endroit, sourit-il. La science est un moyen, pas un but. Ce qui compte, c'est ce que l'homme devient. Je vous écoute.

— Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, en 2025, qu'est-ce qui vous passionnerait ?

Il penche un peu la tête, comme s'il cherchait à entendre une musique lointaine.

— Je crois... que j'irais là où l'homme cherche encore à se comprendre : la conscience, l'intelligence, l'esprit humain. L'intelligence artificielle, peut-être, mais surtout ce qu'elle dit de nous. Le problème aujourd'hui n'est pas ce que nous savons, mais ce que nous faisons de notre savoir.

Il marque une pause, puis ajoute :

— Ce n'est pas l'univers extérieur qui me fascinerait le plus, mais le monde intérieur. Ce mystère. Ce désordre. Cette lumière.

— Et parmi les grands penseurs, qui auriez-vous aimé rencontrer ?

Il regarde au loin, voyant des visages apparaître devant lui.

— Spinoza, bien sûr. J'aimais sa vision d'un Dieu qui ne juge pas, mais qui est dans chaque chose, dans chaque loi de la nature. Peut-être Hannah Arendt, pour sa lucidité face à la banalité du mal. Gandhi, pour son courage tranquille. Je l'ai rencontré une seule fois. Il est entré sans bruit, vêtu de blanc, les pieds nus, comme s'il venait d'un autre monde, ou peut-être du nôtre tel qu'il devrait être. Nous n'avons pas parlé longtemps. Il m'a regardé avec une tendresse grave et m'a dit : « Continuez à chercher la vérité. Mais souvenez-vous : elle n'a de valeur que si elle est portée avec bonté. » Je n'ai pas su quoi répondre. J'ai simplement incliné la tête. Quand il est reparti, j'ai eu l'impression qu'il emportait avec lui une part du silence. Mais aussi une lumière discrète, qui ne m'a jamais quitté. Les nouvelles générations ont sans doute du mal à croire qu'un tel homme ait jamais existé, en chair et en os, sur cette Terre.

Puis, plus doucement, le grand scientifique reprend :

— J'aimerais aussi rencontrer ceux que personne ne nomme : les rêveurs, les enfants, les justes inconnus qui œuvrent sans gloire. Je crois en eux plus qu'en bien des généraux ou des savants.

Je réfléchis aux paroles que j'entends, avant d'oser une nouvelle question :

— Avez-vous connu des moments de solitude, de doute ?

Le visage du grand homme se ferme. Il soupire.

— Toute ma vie, j'ai été un peu en dehors. À l'école, je ne comprenais pas qu'on m'oblige à répéter sans penser. Quand j'ai quitté l'Allemagne, ce fut un exil du cœur. Après la bombe, j'ai douté : la science que j'aimais servait à détruire.

Il pose une main sur son cœur.

— Mais la solitude enseigne. Si vous y semez des questions sincères, elle vous rendra des réponses vraies.

Après avoir suspendu sa parole quelques instants, il ajoute :

— Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regardent sans rien faire. Ces gens inactifs sont les plus nuisibles.

— Et que diriez-vous à ma génération ? À nous qui vivons entre crises, peurs, révolutions ?

Son regard s'éclaire, il brille d'une sorte de foi intense.

— Je vous dirais ceci : n'attendez pas des sauveurs. Ne croyez pas que le monde changera sans vous. Agissez, même doucement. Cherchez la vérité et aimez ceux qui ne la voient pas encore. Refusez la haine. Refusez la facilité. Soyez courageux, sans violence. Lucides, mais pas cyniques. Et n'oubliez jamais de rester humains. C'est la seule chose qu'aucune machine ne pourra jamais faire mieux que vous.

Je ne vois pas passer le temps de notre échange. Quand je me lève, il me tend la main, avec cette chaleur qui ne s'explique pas.

— Merci Monsieur Einstein de m'avoir reçu, dis-je en guise d'au-revoir.

— C'est moi qui vous remercie. Il faut toujours parler avec ceux qui cherchent, ils éclairent l'avenir.

Le silence revient, l'étoile s'éloigne après avoir émis sa lumière.

Une parole du savant, glissée au milieu du bavardage, m'interroge sur le monde qui nous cerne :

— Ce qui compte ne peut pas toujours être compté, et ce qui peut être compté ne compte pas toujours.

Aubin Féret

Douce incartade

Clarisse avait couru toute la journée lorsqu'elle entra chez le primeur de sa ville. Comme tous les lundis, elle venait chercher la cagette de légumes de la ferme que la vendeuse âgée lui préparait. La jeune femme poussa la lourde porte, toute essoufflée et échevelée qu'elle était.

— Bonjour madame Petit ! lança Clarisse à l'entrée du magasin.

— Madame, bonjour, lui répondit une voix masculine, inconnue de Clarisse.

Le timbre de voix parut agréable à la cliente. Elle était douce et calme. Clarisse s'avança dans la boutique et découvrit qui lui avait parlé. Il s'agissait d'un homme, sensiblement du même âge qu'elle, dans la trentaine. Elle ne l'avait jamais vu jusqu'à présent.

— Oh, pardon. Bonjour monsieur, bredouilla-t-elle. Je pensais tomber sur madame Petit.

— Il n'y a pas de souci, répondit le monsieur en souriant. Je suis Thomas, son neveu. Je viens d'arriver dans la région et ma tante a gentiment accepté de m'embaucher, en attendant que je trouve un emploi qui corresponde plus à mon domaine.

— Je vois. Bienvenue chez nous, alors, répondit Clarisse en rougissant.

Non, mais qu'est-ce qu'il lui prenait ? La jeune femme avait envie de se secouer. Elle rêvait ou bien elle tombait sous le charme de ce parfait inconnu à la voix si mélodieuse ? Elle devait avouer que son physique n'était pas désagréable non plus. Elle ne pouvait quand même pas s'enticher de cet homme, de cette manière, alors qu'elle-même était en couple depuis plus de dix ans avec son compagnon et qu'ils avaient une petite fille de deux ans. Elle devait couper court au plus vite avec ce vendeur.

— Je viens chercher mon panier de légumes, dit-elle plus froidement qu'elle ne le voulut.

— Bien sûr. Je vais vous le chercher.

Clarisse avait chaud. Elle sentait ses joues rougir sous l'émotion. Elle ignorait quelles émotions dominaient en elle. Était-ce de la joie de ressentir brièvement des papillons dans le ventre ou bien de la honte devant ces sentiments illégitimes ? Elle n'en savait rien. Elle avait hâte de récupérer ses légumes et mettre le plus de distance possible entre Thomas et elle.

— Et voilà le panier ! annonça Thomas, en revenant de l'arrière-boutique.

Clarisse sursauta. Elle lui montra la somme d'argent qu'elle avait déposée sur le comptoir et prit le panier des mains du vendeur. Leurs doigts se frôlèrent quelques secondes. Cela suffit à la jeune femme pour ressentir une décharge à travers son corps. Elle croisa le regard de Thomas. Visiblement, il ressentait la même chose qu'elle. Son visage, à lui aussi, avait viré au rouge. Clarisse paniqua et quitta la boutique en courant. Elle se dépêcha de rentrer chez elle pour se replonger le plus rapidement possible dans son quotidien et oublier ce moment d'égarement.

Le lendemain, Clarisse partit un peu plus tôt de chez elle. La veille, elle avait passé la soirée à ranger et nettoyer la maison que sa petite fille et son compagnon avaient laissée en désordre. Elle s'était couchée, éreintée, alors que son mari jouait en live sur son ordinateur avec ses amis. Pour se rendre à son travail, elle passait tous les jours devant le primeur. Elle savait que ce qu'elle faisait n'était pas correct, mais elle espérait croiser furtivement Thomas.

Cela ne manqua pas. Lorsqu'elle passa dans la rue du primeur, le jeune homme était là. Il sortait les étals de fruits et de légumes. Il la salua d'un grand sourire qui lui donna du baume au cœur. Les papillons dans son ventre dansaient encore plus follement que le jour précédent. Le soir-même, elle s'arrêta de nouveau à la petite boutique. Sans faire trop attention, elle remplit un sachet de carottes.

— Vous n’aviez pas assez de carottes, avec celles que je vous ai données hier ? demanda Thomas.

— Euh... si, mais je voulais cuisiner des carottes râpées, alors j’ai besoin de plus.

Pourquoi lui avait-elle dit ça ? Elle devait passer pour une débile à ses yeux. Il lui sourit et la laissa se promener dans le magasin.

Les jours suivants, se saluer et discuter quelques minutes devint leur rituel. Ils attendaient tous les deux ces moments volés avec empressement.

Mais la vie reprit doucement son cours. Une nouvelle semaine commença et apporta avec elle le retour de madame Petit. Son neveu avait finalement trouvé un travail ailleurs en ville et ne viendrait plus ici. Clarisse fut triste d’apprendre cette nouvelle. Cependant, son côté sage lui fit entendre raison. Il en était certainement mieux ainsi. Même si son quotidien ne la rendait pas vraiment heureuse en ce moment, elle culpabilisait de cacher cette rencontre à son compagnon. Et puis, sa petite fille avait besoin de ses deux parents. Clarisse se promit d’oublier Thomas et d’être la compagne et la mère parfaite qu’elle tentait d’être. Elle rentra donc chez elle et s’occupa de sa famille et de sa maison, comme elle le faisait depuis des années, tout en s’oubliant elle-même.

Raimon

Régalon le maladroit

Régalon est un ogre. Comme tous les ogres, il souffre du défaut d’aimer manger. De plus, Régalon se targue d’être un gourmet. Ce qui lui pose des problèmes, car même les bons petits plats de Mamogre ne sont pas toujours à son goût.

— Tu n’as qu’à cuisiner toi-même, lui dit un jour sa mère désespérée.

Régalon hésite, mais finit par suivre le conseil maternel et décide de préparer sa propre soupe :

— Une soupe, ce sont des trucs mis en vrac dans une casserole !

Telle est la recette de Régalon, qui commence par réunir tout ce qui lui tombe sous la main : des parapluies, des bottes, un vieux vélo, des outils du jardin. Il fourre ces ingrédients dans un grand faitout, un faitout à la taille des ogres, car Régalon pèse déjà près de cent kilos, à seulement huit ans.

Bien vite, l’impression le saisit qu’un ingrédient manque dans sa soupe, un ingrédient essentiel :

— Évidemment que bien sûr, elle ne peut pas bouillir sans eau !

Régalon tend le bras dans le ciel et arrache deux petits nuages qu’il envoie dans la marmite.

Après une heure de cuisson, il plonge une grande cuillère et goûte le bouillon :

— Ah, quelle horreur !

Il n’ose pas demander à sa maman comment rectifier sa mixture. Il est malheureux, très malheureux, si malheureux qu’il se condamne lui-même à dormir sans manger.

Le lendemain, le ventre vide, Régalon cherche une recette plus simple et se souvient avoir vu sa mère préparer des crêpes, les jours où elle n’a pas envie de cuisiner :

— Si elle fait ça, c’est parce que c’est facile. Elle casse des œufs dans un saladier ; elle rajoute de la farine et du lait. Après, on verra...

Le premier œuf ne se brise pas, mais envoie le saladier en mille morceaux. Au bruit qui éclate dans sa cuisine, Mamogre surgit et s’écrie :

— Mais qu’est-ce que tu fabriques ? Pourquoi casses-tu le saladier avec ces pierres ?

Régalon avait ramassé des rochers qu’il avait confondus avec des œufs.

Décidément, la cuisine n'est pas faite pour lui ni la réciproque. Il juge préférable de s'en tenir aux plats de Maman et chercher une autre occupation.

Avant le souper, Régalon traîne dans le chemin et rencontre un peintre, installé avec son chevalet face à la vallée. Le petit ogre admire l'œuvre de l'artiste ; il est enthousiaste devant le tableau où les prairies s'étirent sur la toile, où les traits deviennent des arbres, où les eaux s'écoulent dans la cascade. Il trouve même que la peinture est magique. Il imagine aussitôt créer de grandes œuvres lui-même.

Régale attrape un drap qui sèche sur une corde et décrète que c'est sa toile. Il prend les couleurs de la nature, les jette sur la toile et mélange tant de nuances qu'elles finissent par se confondre. Tant de pigments sont étalés qu'ils débordent de tous côtés.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclame le peintre. Pourquoi transformer la nature ? On ne reconnaît plus rien !

Les villageois, d'abord étonnés, sont vite scandalisés, les explications du barbouilleur ne les satisfont pas. La déception fait place à la colère. Il a changé la couleur de toutes les fleurs de façon insensée : les roses sont bleues, les marguerites violettes et les coquelicots blancs. Croyant peindre le paysage, Régalon a aspergé la peinture magique sur la flore avec son pinceau géant.

— Puisque c'est ainsi, tu resteras avec moi, décrète Mamogre qui se désespère de voir son garçon aussi vorace qu'impertinent. Tu m'aideras au jardin, au lieu d'aller jouer avec tes camarades. Ça t'apprendra.

La punition est immédiate, mais la leçon ne dure pas longtemps, car trois jours plus tard, Mamogre découvre ses citrouilles de la taille des voitures et ses carottes plus grandes que les arbres.

— Mais qu'est-ce que tu as fait pour en arriver là ?

Régalon espérait donner "un petit coup de pouce" aux légumes, il a fouillé l'abri au fond du potager et déniché une potion de croissance. Au lieu d'en verser un godet dans l'arrosoir, il a arrosé le produit dans les allées, et comme la terre absorbait la potion, le fumiste légumiste insistait jusqu'à la dernière goutte.

Mamogre ne sait plus comment occuper son fiston si turbulent et si maladroit. Elle l'envoie dans sa chambre où il restera jusqu'à la fin des vacances.

Régalon n'a plus que les livres pour se distraire ; il finit par en aimer les histoires, surtout celle d'un ogre qui grandit en sagesse, grâce à la soupe de légumes que lui prépare sa maman, et qui passe ses journées à colorier des dessins.

Régalon aimerait lui ressembler, mais saura-t-il l'imiter sans faire de bêtises ?

Aubin Féret

Une résidence de vacances

Les vacances ont débuté depuis deux jours. La famille de Max le conduit dans la résidence de vacances qu'il fréquente depuis plusieurs années. Le logement est situé dans une propriété nichée au fond d'un bois. Loin des routes et des habitations, le village qui l'abrite ne compte que soixante-cinq habitants. À l'entrée du domaine, un grand chalet héberge le secrétariat, garantissant l'accueil des vacanciers. Plus loin, on aperçoit une série de petits bungalows individuels répartis dans un grand parc arboré. Le personnel qui y travaille est très attentif au bien-être de chacun des pensionnaires. Max vient d'avoir quinze ans et jusqu'ici semble toujours heureux de retrouver les lieux. À

peine arrivé sur place, il n'a plus un regard pour sa famille et s'empresse de rejoindre ceux qu'il va fréquenter pendant deux semaines.

Dès le lendemain de son arrivée, il fait la connaissance de Maya dont c'est le premier séjour. Ils ont presque le même âge et tout de suite, il est attiré par elle et réciproquement. Après quelques jours, tout le monde a remarqué qu'ils aimaient se promener ensemble dans le parc. Quand des jeux de ballon sont organisés, ils y participent un moment avec les autres, mais ensuite préfèrent s'éloigner pour se reposer dans l'herbe en tête à tête. Leur entente est parfaite et leur couple devient vite indissociable. Entre eux, jamais la moindre petite altercation, comme c'est souvent le cas entre certains jeunes qui veulent dominer les autres et imposer leur loi dans les groupes. Bientôt, le personnel a conscience d'assister à la naissance d'une belle idylle entre deux êtres qui paraissent faits l'un pour l'autre. Tout le monde a du plaisir à les regarder tant leur affection est palpable. Dès leur réveil, ils se retrouvent, prennent leur repas côte à côte et ne se quittent plus de la journée. Désormais, à n'importe quelle heure, là où on aperçoit Max, Maya n'est jamais loin. Le soir, avant de regagner chacun leur bungalow, ils s'installent l'un contre l'autre et regardent distraitemment la télévision programmée pour calmer certains jeunes, un peu trop agités avant le coucher.

Les deux semaines se terminent. Ceux que tout le monde appelle « les amoureux » sont toujours aussi proches l'un de l'autre. Hélas, leur séjour s'achève. Bientôt, chacun retournera dans sa famille. Max et Maya se reverront-ils l'année prochaine ? Pas sûr. Il y a tant d'incertitude. Les dates de vacances de leurs familles respectives seront-elles les mêmes l'année prochaine ? Leur famille acceptera-t-elle de les confier pour ce type de résidence avec un an de plus ? Le vétérinaire n'a-t-il pas déclaré que la race de Max vivait jusqu'à maximum, quatorze, quinze ans ?

Michèle Peyrat

Le chemin de Bob

Écoutez bien, au pays de Merlin, il faut trouver le bon chemin.

Bob vit à la lisière de la forêt, auprès des animaux et des plantes ; il cultive son potager, élève ses poules et cuisine toute la semaine des crêpes et des gâteaux, comme les faisait sa maman. Bob dévore, avec avidité et sans mesure, tout ce qui est sucré, c'est son grand défaut ; il mange tant qu'il est devenu plus grand et plus gros que tous les humains alentour. Cela ne le gêne pas, sauf quand il va à la ville, car à son passage, il entend de méchants commentaires :

— Attention, voici l'ogre, rentrez les enfants ! Il est tellement glouton qu'il pourrait vous manger.

Dans sa maisonnette, Bob n'a pas de miroir, il ne se soucie pas de son apparence. Le matin, il se débarbouille avec un broc d'eau, puis enfle son immense pantalon et son T-shirt XXXXXXL. Il ne fait pas attention aux tâches, son vêtement porte la trace de ses recettes. Les mamans le voient passer d'un mauvais œil :

— Ne vous approchez pas et ne lui parlez pas, c'est un sauvage, il est sale et dangereux.

Bob se rend au village pour faire des courses, acquérir tout ce qu'il ne produit pas lui-même : de la farine, du beurre et du lait. Il y va avec une petite charrette, qu'il tire derrière son très grand vélo, et revient avec un lourd chargement.

Ce jour-là, il y a eu plein de monde à l'épicerie, les vacanciers ont dévalisé la boutique. Il ne reste plus que deux paquets de farine, une demi-livre de beurre et trois litres de lait. Bob est très contrarié, il ne va pas pouvoir tenir longtemps avec si peu, il faudra revenir vite. Quelque chose

d'autre le tourmente. À chaque visite en ville, il achète des pots de caramel au beurre salé, en grande quantité, car il en met partout sur ses crêpes et ses gâteaux, parfois même il le déguste à grandes cuillerées, rien que pour le bon goût de cette friandise. Horreur, le Touriste a tout acheté, il n'en reste plus un seul. Bob n'aime pas le Touriste : il parle fort, jette ses détritiques dans la nature et piétine les fleurs, les commerçants lui font des courbettes et après son passage, il n'y a plus rien. À sa demande, l'épicière vérifie sa boutique, puis l'arrière-boutique, pour y chercher la précieuse marchandise, mais sans succès. Elle ne sera pas livrée avant deux semaines, en espérant que son fournisseur ne soit pas en rupture de stock ! Bob est catastrophé, il n'en a plus du tout à la maison, comment va-t-il survivre ?

L'épicière aime bien Bob, c'est un très bon client. Elle lui donne ce conseil :

— Va donc voir l'ancienne qui habite à la sortie du village, elle pourra peut-être t'aider.

La vieille femme, sollicitée, écoute Bob lui exposer son problème, griffonne sur une feuille un peu jaunie, puis la lui tend avec cette parole énigmatique : trouve la source du caramel en suivant le chemin de ton cœur.

Sur le papier, deux ruisseaux, l'un de lait, l'autre de sucre, coulent en direction d'une maison près d'une forêt. Alors Bob se met en quête, il se promène dans la campagne et regarde les maisons et leurs habitants. Il remarque un grand troupeau de vaches, s'approche et découvre le nom de la ferme, la Source de Lait. Tout content, il se dirige vers l'étable et s'adresse à la fermière qui baratte la crème.

— Voici ma première source, dit-il, le beurre est produit avec le lait. Mais où vais-je trouver du sucre ?

La paysanne l'oriente vers la maison du Pain de Sucre, en indique la direction et lui souhaite bonne route. C'est la première fois depuis longtemps que Bob échange avec un habitant des environs. Il remercie la femme et, sur son conseil, achète du bon beurre tout frais et un peu de crème, puis il continue sa quête.

Le Pain de Sucre est une maison étrange qui exhale un parfum suave de sucre chaud. À l'extérieur, des bonbons de toutes les couleurs forment des mosaïques. Bob s'approche, craintif, il découvre une grande cuisine où bouillonnent des chaudrons en cuivre ; une jeune fille, très grande et très ronde, tourne une longue cuillère de bois dans la préparation en cours.

— Bonjour, sauriez-vous faire du caramel au beurre salé ? Je vous apporte du beurre et de la crème toute fraîche.

— Rien de plus facile, lance gaiement la jolie Léa.

Prenant une nouvelle casserole, elle entre alors dans une danse, verse le sucre, le fait fondre et changer de couleur, puis ajoute le beurre et la crème. Un délicieux parfum s'élève et parvient aux narines de Bob qui en chavire de plaisir.

— Vous êtes une fée ! Je ne savais pas que c'était possible, et si simple, de cuisiner cette douceur.

— J'aimerais tant connaître d'autres recettes, faire des gâteaux, des crêpes, régaler mes copains autrement qu'en bonbons.

— Échangeons nos savoirs, ce sera merveilleux, conclut Bob enthousiaste. J'habite juste de l'autre côté de la clairière, mais jamais je n'étais venu par ici.

À partir de ce jour, Bob et Léa échangèrent leurs secrets culinaires et devinrent de très grands amis.

Avez-vous entendu ? Au Pays de Merlin, ils ont trouvé le bon chemin.

Élisabeth Guélaën

La bonne décision

Le mois d'août était déjà bien entamé et la météo fort agréable. Pour les prochains jours, un temps sec et ensoleillé, avec maximum 25°, était annoncé. Depuis quelques années, elle s'était inscrite sur un réseau social fréquenté par un groupe d'internautes désireux de partager des loisirs similaires aux siens. Chaque mardi, deux ateliers étaient organisés pour ceux qui souhaitaient y participer. Les choix étaient variés et jusqu'ici, elle avait apprécié chaque proposition.

Cette fois, il s'agissait de parcourir une très belle région, pas très éloignée de son domicile où chaque promeneur pourrait y admirer les paysages et découvrir l'un ou l'autre manoir construit au début du vingtième siècle.

Le jour du départ, elle se leva tôt, but une tasse de thé et se mit en route. Elle emporta de quoi manger et se désaltérer, ainsi qu'un carnet dans lequel, elle prenait des notes pour écrire ses impressions et les partager ensuite avec le groupe.

Au début, la promenade l'enchantait. La région apparaissait sous la forme d'un large et haut plateau incisé par une multitude de vallées, aux versants souvent profondément encaissés. Bientôt, un premier petit manoir aux pierres grises et aux volets en bois, délavés par les pluies, se montra, au fond d'une allée sinueuse bordée de chataîgniers. Une porte, sculptée de motifs floraux, permettait d'y pénétrer. La demeure semblait inhabitée, comme laissée à l'abandon. Curieuse, elle s'engagea dans l'entrée, referma la porte derrière elle, puis admira les parquets, les escaliers en colimaçon, les vieilles tapisseries et les portraits d'ancêtres. Elle visita toutes les pièces de ce joli manoir, avant de vouloir sortir dans le jardin. Impossible de rouvrir la porte par laquelle elle s'était glissée dans la demeure. Malgré tous ses efforts, celle-ci resta bloquée. Elle refit le tour de la maison et constata avec effroi que le charmant manoir ne présentait pas d'autre porte.

Aucune issue possible. Désespérée, elle se sentit prise au piège. Elle prit son téléphone pour appeler le créateur de leur site de loisirs. Il aurait sûrement une solution, puisque c'était lui qui avait imaginé visiter ces vieilles demeures. Hélas, elle ne put le joindre. Elle envisagea d'autres possibilités mais toutes présentaient l'un ou l'autre inconvénient. Sortir par les fenêtres était trop dangereux pour elle. À son âge, elle ne voulait pas risquer de se blesser. Faire appel à un serrurier lui coûterait cher et lui vaudrait peut-être des ennuis. Après tout, elle était entrée dans ce manoir sans autorisation.

Première fois qu'une sortie organisée par son club tournait mal. Elle ne voyait pas comment cette histoire allait se terminer et n'arrivait pas à trouver une chute surprenante pour sortir de ce mauvais pas. Elle pensa un moment recourir à une autre intelligence que la sienne pour résoudre le problème. Elle n'osa pas. Peur d'être exclue de l'atelier. Elle prit son carnet, nota deux trois remarques sur ce qu'elle était en train de vivre. Une attestation rédigée par son médecin s'échappa du précieux carnet. Elle indiquait la date d'un rendez-vous médical annulé la veille. Préférant aller se promener dans la nature, elle n'avait pas hésité un instant à différer une petite intervention sans gravité qu'elle devait subir. Elle se demanda si tout compte fait, elle avait pris la bonne décision. À l'hôpital, elle n'aurait pas eu à se torturer pour terminer cette histoire de manoir à une porte. Mais une fois qu'on met les pieds dans un hôpital, on peut parfois avoir de drôles de surprises !

Michèle Peyrat

L'incident du bloc 3

Ce matin-là, au centre hospitalier de Saint-Crespe, l'air était empreint de la routine rassurante des blocs opératoires. Le planning chirurgical, affiché sur l'écran central, ne déroulait que deux interventions : une arthroscopie du genou pour M. Fournier, une prothèse de hanche pour M. Perrin.

Le Dr Dubois s'apprêtait à prendre en charge la première de ces opérations. Une journée de plus, un geste de plus. Du moins, en apparence.

Après avoir salué son équipe, le chirurgien orthopédique a lancé la musique de son goût, un mélange de classique qui l'accompagnait depuis des années dans ses interventions. Le geste était devenu si automatique qu'il frisait l'inconscience. Pendant ce temps, l'infirmière-panseuse, Chloé Girard, préparait le champ opératoire avec la rigueur qui la qualifie. L'opération débuta en toute sérénité.

Alors que le Dr Dubois réalisait l'incision, il fut surpris par une résistance inhabituelle. Le tissu conjonctif ne réagissait pas comme il l'aurait dû pour une simple arthroscopie. La sonde introduite semblait plus difficile à manipuler. Après quelques minutes de tension précise, le cerveau du praticien, surchargé par une série de gardes exténuantes, commença à douter. Devant le doute subit, il préféra stopper son geste et interpeler son équipe :

— Chloé, êtes-vous sûre des clichés que nous avons consultés ?

Et pour justifier sa demande, il ajouta :

— J'ai l'impression que la structure osseuse est plus complexe que ce que nous pensions.

La question exceptionnelle provoqua le silence dans le bloc opératoire. Aussitôt, Chloé relança les images sur le moniteur. Les clichés étaient bien ceux du genou droit de M. Fournier.

Incrédule, le Dr Dubois s'approcha de l'écran, plissa les yeux et soupira. Après un instant de réflexion, il tenta une explication à son équipe :

— Je ne sais pas... la structure est atypique, je dois mal interpréter ce que je vois.

La musique calma son incertitude, persuadé que sa fatigue lui jouait des tours, il continua l'opération.

Toutefois, au moment de refermer l'incision, l'erreur révéla toute sa simplicité et son absurdité. En préparant le champ opératoire pour la fermeture, l'infirmière Chloé Girard jeta un bref regard au planning du jour. Le nom "Perrin" retint son attention. Juste à côté, une note manuscrite indiquait « prothèse hanche gauche ». Son regard remonta sur la table vers le patient, au visage masqué. Puis il se posa sur le membre opéré : le genou droit.

Une angoisse glaciale la saisit. En sueur froide sous sa blouse, elle se précipita vers le dossier du patient, l'ouvrit et lut, la gorge serrée, la voix tremblante :

— M. Albert Perrin, 72 ans. Prothèse totale de hanche gauche... Le patient sur la table... n'était pas M. Fournier.

Le Dr Dubois, éberlué, retira son masque, livide. L'équipe interrompit tout mouvement. Le bip régulier du moniteur cardiaque brisait le silence du bloc. L'erreur ne portait pas sur le lieu de l'opération, mais sur l'identité du patient. Le Dr Dubois avait opéré le genou droit de M. Perrin, croyant qu'il s'agissait du genou de M. Fournier, ignorant qu'il devait en fait opérer la hanche gauche de M. Perrin.

Une enquête interne fut diligentée par la direction de l'hôpital ; elle révéla que la confusion est survenue au moment du transfert des patients vers le bloc opératoire. La surcharge de travail et la succession rapide des patients avaient conduit à une erreur d'étiquetage. Le Dr Dubois, fatigué et sûr de sa routine, n'avait pas vérifié une dernière fois l'identité du patient, se fiant à la prise en charge de l'équipe.

L'erreur resta sans dommages pour M. Perrin, car ce n'était qu'une intervention bénigne, qui ne le handicapait jamais. Mais l'incident sonna comme un rappel à la vigilance mise à l'épreuve par la routine et la pression constante, même chez les plus expérimentés.

Aubin Féret

Œil pour œil, dent pour dent

En ce jour ensoleillé, il régnait une drôle d'agitation au sein de l'hôpital Sainte-Marie. Tout le personnel médical était sur les dents, suite à une erreur chirurgicale réalisée la veille. Un patient, répondant au nom de Marc, s'était réveillé de son anesthésie en hurlant, non pas de douleur, mais de rage. Le chirurgien lui avait retiré un rein, le mauvais qui plus est ! Au départ, le médecin devait retirer uniquement une tumeur de deux centimètres sur le rein gauche du patient, lui promettant de conserver ses fonctions rénales indemnes. Ce jour-là, il avait dû se lever du pied gauche et, échangeant le dossier de Marc avec celui d'un autre patient, il avait entièrement enlevé le rein droit.

La conversation qui s'ensuivit entre le patient et le corps médical, le chirurgien en tête, était pour la moins houleuse.

— Enfin, comment avez-vous pu faire une telle erreur ? s'indigna le patient. Cela m'a coûté un rein ! Heureusement que je ne devais pas être opéré d'un bras.

— Cela vous aurez certainement coûté un bras, pouffa l'anesthésiste.

Marc et le chirurgien se tournèrent dans sa direction, ne manquant pas de lui jeter un regard noir.

— J'avais pourtant dessiné une croix sur le côté à opérer. Comment avez-vous pu passer à côté ?

Les yeux du chirurgien s'illuminèrent d'une drôle de lueur.

— C'était donc pour cela la croix ? Je pensais que cela signifiait qu'il ne fallait pas toucher à cette partie du corps. Normalement, une croix indique une interdiction.

— C'est la meilleure celle-là, fustigea le patient. Et si je dessine une croix sur une carte à l'emplacement du trésor, vous creuserez partout sauf à cet endroit-là ?

— Allons, comparons ce qui est comparable. On peut tout à fait vivre avec un seul rein.

— Oui, quand celui qu'il reste n'est pas atteint d'une tumeur.

— Certes. Vous avez raison.

Marc cherchait à comprendre par quel malheur il avait pu tomber sur un chirurgien aussi perché. Il savait que l'hôpital public était en difficulté par manque de moyens, mais là c'était vraiment une catastrophe. Il se demandait si l'anesthésie qu'il avait subie la veille ne faisait pas encore effet. Peut-être était-il en plein rêve et qu'il finirait par se réveiller, mais tout paraissait bien trop réel.

— Ne vous faites pas trop de bile, conseilla le chirurgien à Marc. Toute mon équipe se creuse la cervelle pour trouver une solution à ce léger désagrément.

— Non, mais vous vous entendez parler ? Je risque de passer ma vie à faire des dialyses par votre faute et ce n'est qu'un « léger désagrément », selon vous ?

Marc sentait son sang bouillir dans ses veines. La seule solution était de subir une greffe de rein. Il espérait que dans son entourage, un donneur se dévoile grâce aux analyses de compatibilité. Le chirurgien, venant de mettre fin à la conversation, enjoignit son équipe de quitter la chambre du patient. Ils tournèrent les talons, un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Marc et le médecin dans la pièce.

— Attendez un instant, l'interpella Marc.

— Oui ? demanda le chirurgien qui commençait à s'exaspérer.

— Vous aussi, vous allez faire ce test de compatibilité. Si j'en suis là, c'est par votre faute.

Le chirurgien vit rouge.

— Vous ne pouvez pas me forcer à faire cela !

— C'est ça, ou un procès contre l'hôpital. Je réfléchirais à deux fois, si j'étais vous.

Le médecin quitta la chambre en claquant la porte. Il admettait bien avoir fait une erreur, mais ce n'était pas une raison pour le faire chanter. Cependant, il était pris à la gorge par l'ultimatum de son patient. Un nouveau scandale risquerait bien de provoquer la fermeture définitive de cet hôpital. Il ne pouvait pas perdre, une fois de plus, son poste. Il venait juste d'acheter, pour sa femme, une villa avec une piscine qui se déversait directement dans la mer. Il s'en mordrait les doigts s'il était emmené à la revendre.

Une solution fut rapidement trouvée. Le lendemain, le chirurgien et Marc furent à nouveau réunis au bloc opératoire. Seulement, cette fois, une chirurgienne était à la tête des opérations. Marc subit une deuxième anesthésie générale en l'espace de trois jours. Le chirurgien, lui, tenait la main de son épouse endormie, à qui il avait demandé de faire don de son rein. Lui-même avait bien trop peur des aiguilles pour subir une opération. Pour la convaincre, il lui avait promis que cela leur permettrait de se payer une voiture de sport qui compléterait parfaitement le garage immense de leur nouvelle villa, déjà rempli d'une dizaine de berlines. Il avait, bien sûr, omis de lui avouer toute la vérité.

Ce fut ainsi que Marc se réveilla, quelques heures plus tard, flanqué d'un des reins de la femme de son chirurgien. Cette mésaventure, complètement tirée par les cheveux, serait bientôt loin derrière lui.

Raimon

L'îlot

— T'es pas cap', Simon !

— Chiche.

Le défi lancé par Manon, appuyé d'un regard pénétrant, m'avait contraint à l'action. (■) Depuis le début des vacances, nous regardions avec curiosité le château, posé sur un confetti d'île face à notre plage ; un petit paradis dont personne ne semblait se soucier. Aucune activité n'animait les lieux, pas de fenêtre ouverte, de bateau y accostant ou de serviette posée sur le croissant de sable blanc. Du haut de ses treize ans, Manon, notre voisine au gîte, se donnait des airs, se permettant de jouer avec nous le rôle d'une maman autoritaire. Je venais d'avoir douze ans, comme mon cousin Sam ; chaque été nous passions ensemble deux semaines au bord de la mer.

Le challenge consistait à approcher l'étrange manoir lors d'une marée basse de grande amplitude, moment où il était accessible à pied sec. Les conditions idéales étant justement réunies, il avait fallu se décider sans tarder. Comme toujours, j'avais emmené Sam dans mon aventure. Nos sandales plastiques aux pieds, nous avons traversé l'estran, escaladant rochers et franchissant étendues d'algues où bruissait une faune cachée. L'heure n'était pas à la pêche mais à l'expédition spéciale. En peu de temps, nous arrivâmes à pied d'œuvre. De loin pas trop intimidant, mais de près, le manoir de granit rose projetait son donjon vers le ciel comme un bras tendu prêt à s'abattre sur nous. Je frissonnais. Un immense escalier permettait d'accéder à la double porte d'entrée de bois sombre, les fenêtres étaient munies de volets fermés à la peinture blanche écaillée.

— On fait le tour ?

J'imaginai Manon, rivée à ses jumelles, nous voyant disparaître de son champ de vision et tremblant de peur. Laissant l'entrée à notre gauche, nous prîmes un chemin à travers le chaos de rochers, contournant l'édifice dont la lourde masse nous surplombait. Après quelques dizaines de mètres, Sam s'arrêta et pointa le doigt vers les fondations. À demi-cachée par des broussailles, une poterne au bois noir, tannée par la mer et le temps. Pas de poignée mais une antique serrure. Poussant sur le battant, je testai sa résistance à tout hasard. Elle s'ouvrit sans difficulté dans un glissement silencieux. Je fis un bond en arrière manquant chuter. L'occasion était trop belle. D'un commun accord, nous avançâmes avec précaution dans l'espace qui s'était ouvert. La pièce, grande comme notre cuisine, était occupée par quantité de matériel de pêche, filets, havenots, paniers, griffes et cordages divers. À peine avions-nous commencé l'exploration du lieu qu'un léger bruit nous alerta. La porte s'était refermée et une faible lumière allumée. Sam cria, je me mis à trembler. Le battant intérieur était en inox, sans aucun système apparent, il épousait parfaitement l'ouverture, des joints assurant l'étanchéité. La luminosité décroût jusqu'à nous laisser dans le noir complet. Aucune fenêtre, pas le moindre trou, rien qui nous permette de nous orienter. J'entendis Sam gémir. Mon devoir d'aîné me fit réagir.

Notre intention première d'approcher le château ne devait pas nous prendre longtemps. Désormais le temps nous était compté, la mer allait remonter, et l'île retrouver son isolement. Il fallait sortir au plus vite de cette nasse. À tâtons je fis le tour de la pièce, une très faible lueur en hauteur annonçait la trouée d'un escalier. Guidé par ses sanglots, je récupérai Sam et lui donnai le bout d'un cordage pris sur place pour que nous restions unis, puis j'entrepris de gravir lentement l'escalier en colimaçon. La vis semblait sans fin, à donner le tournis ; nous montions à la verticale vers l'espoir d'une sortie, la lueur à peine plus vive à chaque tour. Sam ne pleurait plus, il se concentrait sur les marches pour ne pas glisser.

Quand je devinai le vasistas d'où nous provenait la clarté, je soupirai. Nous sortîmes enfin de cet étrange puits pour déboucher dans une vaste salle, où les meubles étaient couverts de draps, fantômes endormis. Je me précipitai vers une fenêtre, aidé de Sam j'ouvris les vantaux avec difficulté, puis le volet plus aisément. La vive lumière du jour inonda le salon, révélant le papier peint fané et quelques tableaux éteints. Désormais le manoir nous importait peu, seul en fuir était souhaitable. Nous étions juste au-dessus du perron de l'entrée, quatre mètres nous séparaient d'un appui extérieur sûr. Par chance, Papi m'avait récemment appris les nœuds de marin ; j'arrimai le cordage au balcon. Il manquait un mètre mais peu importait, la liberté était au bout. Sam, habitué à l'escalade, passa le premier, je le suivis sans tarder. La mer montante commençait à encercler l'îlot. Nous courûmes sans nous retourner, bondissant de rocher en rocher, traçant notre chemin dans les mares qui se remplissaient.

Nous nous effondrâmes, haletants aux pieds de Manon, vigie fidèle sur le bord du rivage. Sa pâleur disait son angoisse, le bleu de ses yeux avouait sa fierté. Nous avions gagné sa considération et le mystère du château commença à s'écrire ce jour-là.

Elisabeth Guélaën

Baleon marin

Le terminus côtoyait le parvis de la gare, Éléonore descendit du bus avec précaution, son lourd sac de voyage à bout de bras. Montparnasse symbolisait le départ, et tout autant le retour ; pour nombre de gens, à chaque passage, s'y cristallisait un moment particulier de l'existence. Pour elle, ce fut les allers-retours à la résidence du CROUS et la tumultueuse vie étudiante associée, puis plus tard l'emménagement dans un pavillon en banlieue après leur mariage, suivi des épisodes de vacances en Bretagne avec leurs enfants. Le souvenir d'Antoine, faisant des grands signes d'au-revoir, alors qu'il devait rester parisien deux semaines de plus à cause de son travail, lui pinça le cœur. Ils n'avaient jamais aimé être séparés, même quelques jours.

Son TGV arriva à quai en même temps qu'elle, lui donnant le temps de s'installer sans précipitation. Cette lenteur faisait partie des joies du voyage, elle aurait détesté sauter à la dernière minute sur un marchepied comme ces militaires que, dans son enfance, elle voyait courir à perdre haleine. Désormais ce n'était plus possible, et d'ailleurs elle n'avait plus trop l'âge de courir. Elle regarda le wagon se remplir et s'animer, bercée par tous les souvenirs heureux des départs au bord de la mer avec Antoine et leurs deux garçons, la grande valise, les sacs à dos et l'inquiétude d'avoir oublié quelque chose d'essentiel. Le train s'élança à l'heure prévue et prit rapidement de la vitesse, effaçant d'un trait la banlieue parisienne. Le roman, choisi pour tuer le temps, était sûrement passionnant, mais il tombait régulièrement des mains d'Éléonore. Son esprit se refusait à négliger le trajet, maintes fois fait. Elle savait que celui-là était unique et sans retour. Elle savoura les longues plaines de la Beauce, guetta la cathédrale de Chartres et son toit vert, s'amusa, comme ses enfants le faisaient autrefois, à repérer vaches et chevaux dans les prés. Le balancement du convoi sur les rails la berçait, faisant osciller ses rêves éveillés entre ce temps ancien et l'aujourd'hui. Elle attendait comme un jalon le viaduc de Saint-Brieuc ; au fond de la vallée, la mer se révélait enfin, porte ouvrant sur les charmes côtiers. Passé ce péage symbolique, la certitude d'être revenue au pays déclencha son assoupissement ; la fatigue des derniers jours demandait réparation.

Le train ne savait pas conduire Éléonore à sa destination finale, aussi, elle avait choisi, non pas de louer une voiture, mais de commander un taxi. Elle voulait continuer à profiter du voyage en passagère, pour inscrire dans sa mémoire les couleurs et les lumières de ce jour spécial. Éléonore demanda au chauffeur de s'arrêter au pied du Grand Hôtel des Bains. C'est là, quand elle avait dix-neuf ans, qu'elle avait rencontré l'amour de sa vie. Étudiante, elle avait trouvé ce job de serveuse au restaurant de l'hôtel pour les deux mois d'été, une vraie aubaine ; Antoine y faisait ses armes comme apprenti en cuisine. Il était angevin de naissance, elle était d'une famille originaire du lieu. Leur histoire était née sur le sable de l'immense baie, lors des pauses aux rares heures tranquilles en saison. Ils avaient pris leur temps ; chacun avait suivi son objectif professionnel, sans jamais perdre l'autre de vue, en s'écrivant de longues lettres. Deux ans plus tard, elle décrochait un stage dans le cadre de ses études ; elle l'avait volontairement cherché non loin de cette station balnéaire où il travaillait toujours. De ce jour-là, ils ne se quittèrent plus, faisant route commune. Rapidement les ambitions professionnelles d'Antoine les amenèrent à déménager en région parisienne.

Éléonore se dirigea à droite vers la vieille route ; de jolies maisons anciennes bordaient cette antique voie romaine, une grille entrouverte permettait d'accéder à l'enclos paroissial, au milieu duquel trônait l'église de pierre grise. Un panneau informait les touristes qu'ils pénétraient dans un lieu peu commun ; ce cimetière marin, balcon sur la mer unique en son genre, s'avancait au-dessus de la grève, comme la proue d'un navire. Une brusque bourrasque de vent marin fit voler le sable fin des allées. Dans l'envol cristallin, elle crut percevoir la voix d'Antoine lui chuchoter de nouveau les mots entendus à son chevet, à l'hôpital :

— Plus d'une fois, j'ai espéré revenir à Saint-Michel, surtout quand la vie me paraissait difficile. Je me disais que là-bas ce serait mieux, ce serait plus doux.

Elle posa son sac au sol, en sortit une urne aux reflets pourpres et la déposa sur la tombe. Dans un murmure, à lui seul adressé, elle répondit :

— Dors en paix mon amour, te voici de retour.

Élisabeth Guélaën

La bonne nostalgie

Le silence dans la voiture pesait plus lourd que les cartons entassés dans le coffre. Nous venions de passer deux jours à trier la vie de Maman, les deux garçons m'avaient aidée à transformer ses souvenirs en boîtes de carton, que Pierre scellait par du ruban adhésif. Je jetais des coups d'œil dans le rétroviseur, un ruban rouge semblait me narguer. Il me rappelait que j'avais emballé la vie de mes parents, vidé leur maison, mais que je ramenaient le vide avec moi.

La pluie commença à tomber, d'abord fine, puis en déluge subit. Les essuie-glaces peinaient à balayer l'eau. Au loin, le tonnerre claquait, la foudre déchiquetait le ciel. À l'entrée d'un village, les lumières de la voiture se sont éteintes. Nous avons trouvé refuge dans l'unique auberge, et à la lueur d'une bougie, je vis les visages de la famille adoucis. Les traits tirés par la fatigue et la tristesse s'effaçaient, remplacés par une douceur que je n'avais pas vue depuis longtemps. Les ombres sur les joues accentuaient les sourires qui commençaient à se dessiner. Les yeux, auparavant perdus dans le vague, se remplissaient d'une chaleur retrouvée, reflétant la lueur tremblotante des flammes.

Après un rapide dîner aux chandelles, j'ouvrais une boîte, qui contenait des lettres de Papa. Un courrier m'était adressé. J'ai commencé à le lire, ma voix tremblait un peu. C'était un moment de pure nostalgie, un doux rappel dans le temps. Une tendresse infinie berçait les mots qu'il avait écrits à la main, avec son stylo plume.

“Ma chère Clara,

Je suis assis sur le petit banc du jardin, un thé chaud à la main. Malgré le soleil doux et la brise légère, j'ai le cœur lourd. Tu es loin et ton silence pèse comme un vide que rien ne vient combler. Je revois le jour où tu es née, tes petits doigts serraient ma main, tes yeux bleus me regardaient avec tant d'amour. J'ai toujours été là pour te voir grandir, t'aider à te relever quand tu tombais, te regarder devenir la femme que tu es à présent. Mais les pages de la vie se tournent et tu es partie loin, étudier sous d'autres cieux.

Je sais que tu as ton propre chemin à parcourir, tu te construis, tu te prépares à faire tes propres choix. N'oublie jamais que je suis là. Dans les étoiles qui brillent la nuit, dans les chants des oiseaux au petit matin, dans le vent qui souffle dans tes cheveux, dans les souvenirs que nous partageons, je suis là pour toi. N'aie jamais peur d'être toi-même, n'aie jamais peur d'aimer, de vivre, je suis là pour toi.

Ton père, qui ne sait pas comment dire qu'il t'aime. »

La bougie vacillait, projetant des ombres dansantes sur les visages des enfants. J'eus du mal à m'endormir, tant je revoyais mes parents, toujours présents dans ma vie.

Le lendemain, la voiture a refusé de démarrer. J'en avais marre. Pendant que Pierre s'affairait au garage, les enfants ont exploré le village et sont revenus, heureux de leur découverte : un vieux cinéma désaffecté affichait encore les vedettes mortes depuis longtemps. Ils ont abordé une vieille dame, assise sur un banc, dans une robe d'une autre époque, le regard semblant ancré dans le passé ; elle leur a parlé du cinéma où elle tenait la billetterie, projetait les pellicules et écoutait les rêves des spectateurs. Ses mots, empreints de sagesse, réveillaient le lieu, son histoire et son âme.

Le soir, la voiture montrait toujours son mauvais caractère. Le village se désolait de l'annulation de la fête que le mauvais temps avait contrariée. Je n'avais pas le cœur à m'y attarder, vu le chagrin de la maison vide. Mais Pierre voulut se montrer reconnaissant du sympathique accueil que nous avions reçu. Il a entrepris de réparer la sonorisation, pendant que les garçons improvisaient un spectacle de marionnettes.

Suivant leur exemple, j'ai sorti du coffre la crêpière de Maman et préparé des crêpes. L'odeur de la pâte, le rire des enfants et l'agitation des familles m'ont ramenée à des souvenirs de ma propre enfance, des fêtes de famille et des moments de joie.

J'ai alors réalisé que la nostalgie n'est pas un poids, mais une force. Elle nous rappelle d'où nous venons, qui nous sommes. Le chemin du retour, qui devait être entaché de deuil, est devenu un voyage de découverte, de renouveau. Je sais désormais que mes parents ne sont pas partis, ils sont toujours là, dans les objets qu'ils ont aimés, dans les histoires qu'ils nous ont racontées, dans l'amour qu'ils nous ont donné.

Aubin Féret

Pour un chocolat

Deux gamins de la classe de madame Julie racontent avoir surpris un homme nu dans un couloir de l'école. Un exhibitionniste pédophile en liberté dans un établissement scolaire ! Panique à tous les étages ! Madame Julie s'empresse de prévenir la directrice. Les deux enfants sont conduits dans son bureau. Tous deux décrivent l'homme qui, entièrement déshabillé, leur aurait donné des chocolats, qu'ils continuent d'ailleurs à boulotter avec gourmandise pendant qu'ils expliquent ce qu'ils ont vu. Force est de constater qu'il s'agit de chocolats de luxe, achetés chez un maître chocolatier célèbre dans la région. La directrice décide d'appeler immédiatement le commissariat de police. Sa secrétaire refuse l'idée qu'un homme, appréciant un chocolat d'une telle qualité, puisse être dangereux pour un enfant, mais depuis l'affaire Dutroux, on reste vigilant. Le commissariat, adoptant la même attitude, envoie sur place un inspecteur principal, accompagné d'un jeune agent de police. Tous les locaux, ainsi que les couloirs, sont examinés. Les moindres recoins où aurait pu se cacher l'individu en question sont soigneusement répertoriés, puis explorés. Nulle trace d'un homme nu dans l'établissement. Seul un ouvrier communal, venu réparer un châssis branlant, se fait plaquer au sol par le jeune policier un tantinet zélé. L'ouvrier ôtait simplement un chandail peu adapté pour la température ambiante. Mais, après tout, on n'est jamais trop prudent.

On avertit les parents des deux élèves et bientôt le père de l'un et la mère de l'autre rejoignent l'école, puis des sanglots dans la voix, tous deux s'inquiètent de la santé de leur chéri respectif et exigent de savoir ce qui s'est passé.

Tout le monde s'installe dans le bureau de la direction et les forces de l'ordre commencent à interroger les deux jeunes avec toutes les précautions nécessaires pour éviter un quelconque traumatisme.

Quand les policiers évoquent les chocolats soi-disant reçus par le pervers, les parents affirment, haut et fort, qu'eux n'achètent jamais de chocolats si renommés. Trop chers pour leur budget. L'inspecteur a un doute. Les gamins auraient-ils inventé cette histoire pour cacher un larcin ? Le mystère reste entier, mais l'affaire est néanmoins prise très au sérieux. Quand tous les témoins directs ou indirects ont été auditionnés et que l'ouvrier communal est remis de ses émotions, les policiers s'installent dans le bureau de la directrice pour y rédiger leur rapport. Madame Julie confie sa classe à la secrétaire afin de seconder l'inspecteur. Dégainant son stylo, celui-ci fait mine de réfléchir, puis commence à aligner les mots destinés à relater les faits racontés par les deux enfants à leur institutrice. « La silhouette nue que les enfants ont aperçu... ». Madame Julie, campée à côté de lui, relève immédiatement la faute d'orthographe et en profite pour dispenser une brève leçon sur l'accord du participe passé au représentant de l'ordre.

L'inspecteur humilié ne dit rien, mais jure que s'il avait su comment cela se terminerait, il aurait envoyé un autre policier à sa place. Une fois sorti de l'école, il ordonne au jeune agent de retourner au commissariat, puis se dirige vers le centre-ville. Une fois dans la boutique du fameux chocolatier, son odorat

happé par les senteurs de cacao lui fait oublier son enquête sur un éventuel vol de chocolats. L'inspecteur de police se contente alors d'acheter un gros ballotin de pralines qu'il ne partagera avec personne.

Michèle Peyrat

Une vie de grande

— Si j'aurais su, j'aurais pas venu !

Voilà ce que venait de lâcher la petite Anna à sa mère, son visage d'ange tout barbouillé de larmes.

— Mais enfin ! Tu as pourtant adoré ta première journée à l'école, non ?

— Oui, mais je pensais que c'était que pour aujourd'hui.

Les pleurs de la fillette reprirent de plus belle. Entre deux sanglots, elle recrachait des miettes de son biscuit au chocolat qu'elle était en train de manger. La mère de famille était partagée entre l'envie de consoler son enfant et celle d'éclater de rire devant ce spectacle si grotesque. Elle ne comprenait pas pourquoi sa fille se mettait dans un tel état.

La veille au soir, Anna avait été ravie de préparer son cartable d'écolière ainsi que sa trousse, qu'elle avait remplie de feutres de toutes les couleurs. Avec sa mère, elle avait minutieusement choisi ses vêtements pour ce grand jour. Elle n'avait pas beaucoup dormi. Elle se demandait comment se passerait ce premier jour à l'école. Sa maîtresse serait-elle aussi gentille que sa maman ? La cuisine serait-elle aussi bonne que celle de mamie ?

Le matin même, la fillette s'était habillée fébrilement, avec l'aide de sa mère. Elle était excitée à l'idée de faire sa rentrée. Elle se ferait sans doute plein de copains dès le premier jour. Devant la grande porte de l'école, elle avait fait de grands signes à ses parents qui avaient tenu à l'accompagner. Ils voulaient être présents pour ce grand jour. Ils avaient tous les deux été émus de voir leur petite fille passer une nouvelle étape dans sa vie. Anna, elle, n'avait pas versé une larme. Elle se rendit dans sa classe avec le même entrain que si elle devait passer la journée dans un parc d'attractions. Finalement, elle avait adoré sa maîtresse qui était « super gentille » selon ses dires. Même le repas à la cantine lui avait plu. Elle avait également sympathisé avec d'autres enfants de son âge. Chose rare dans son quotidien, car elle avait surtout côtoyé des adultes jusqu'à présent.

Le soir venu, elle avait sauté dans les bras de sa mère lorsque la cloche, qui annonçait la fin de la journée, avait retenti dans les classes. Elle lui avait raconté sa journée dans les moindres détails, lui présentant chacun de ses camarades de classe. La mère d'Anna fut un peu étonnée de voir sa fille faire ses adieux à sa maîtresse. Elle s'était dit qu'elle ne devait pas être encore très au fait des formules de politesse et que cela viendrait avec le temps.

Le drame, s'il est possible de l'appeler ainsi, survint pendant le goûter. Alors que la mère et la fille étaient attablées et grignotaient des biscuits accompagnés d'une tasse de chocolat chaud, Anna avait demandé ce qu'elle ferait le lendemain.

— Tu retourneras à l'école, demain matin. Comme tu l'as fait aujourd'hui, lui avait répondu sa mère.

— Mais j'ai envie d'aller jouer chez mamie, demain.

— On ira chez mamie ce week-end. Maintenant que tu es une grande fille, tu iras à l'école tous les jours. Comme papa et maman qui vont au travail, toi, tu iras à l'école. C'est ce que font les enfants.

— Mais c'est trop nul ! s'était écrié Anna, son visage virant au rouge.

— Mais non, ce n'est pas nul. Tu iras à l'école jusqu'à ce que tu aies ton bac quand tu seras grande. Et après tu iras dans une autre école pour apprendre un métier.

— J'ai pas envie d'aller à l'école pour toujours, ni de travailler ! Je veux aller chez mamie !

Ainsi, la crise d'Anna avait débuté. Elle venait de comprendre, dans son esprit d'enfant, qu'elle passerait encore beaucoup de temps à l'école, et, que ses journées ne dépendraient plus uniquement de ses envies à elle.

Raimon